

-422-

1943  
o o o o o o o

**Lettre d'Henry de Montherlant à Alice Poirier**

17 janvier 43

Chère amie,

J'ai téléphoné ce matin à Jamet, mais pas de réponse (sans doute fermé le samedi.)  
Comoedia d'aujourd'hui a en 1<sup>ère</sup> page un grand article sur Giraudoux, signé par un M. Paul Arnold (1), de qui je n'ai jamais vu le nom ni dans ce journal ni ailleurs ; et vous ?

Même remarque pour un article sur S<sup>t</sup> Exupéry, dans le dernier N<sup>o</sup>, en 1<sup>ère</sup> page, signé d'un M. Paul Montamet (2) (??)

Tirez-en les conclusions et...au travail !

Votre

M.

Notes (1) : **Paul Arnold** était un ésotériste, historien du théâtre et romancier français né le 11 février 1909 à Soultz-Haut-Rhin et mort le 31 juillet 1992 à Menton. Il a également traduit de l'allemand et de l'anglais vers le français. Spécialiste d'ésotérisme, il s'était intéressé notamment à la Rose-Croix. Son ouvrage sur le sujet : *Histoire des Rose-Croix et origines de la Franc-Maçonnerie* a fait date et ses travaux ont été repris par les universitaires Frances Yates, Bernard Gorceix, Roland Edighoffer et Umberto Eco (qui l'a fait rééditer en France et traduire en italien). Plusieurs de ses ouvrages s'interrogent sur la question de l'ésotérisme notamment dans les œuvres de William Shakespeare et de Charles Baudelaire. Dans le **Cahier Jean Giraudoux 42**, « **Giraudoux au regard de ses contemporains** », Paul Arnold écrit un article sur Giraudoux et impressionnisme.

(2) Il s'agit de **Pierre Montamet**, et non de Paul, collaborateur en 1943 à Comoedia, et spécialiste d'Antoine de Saint- Exupéry. Date de naissance inconnue.

o o o o o o o

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi soir  
20 janvier 43

Rilet,

Vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit cette après-midi : ma vie est stupide...

Oui, c'est ce que me disent tous ceux qui m'aiment. Mais aucun de ceux qui m'aiment, ne sait me dire comment je devrais m'y prendre pour que ma vie ne soit pas stupide. Il n'y a rien à faire et c'est ce que vous ne voyez pas, ni mes parents ni vous. Vous êtes persuadé que si ma vie est ratée, c'est la faute à mes parents. Eux sont persuadés que c'est votre faute à vous (oui !). Mais ni eux ni vous, vous n'êtes capables de me dire : « Voilà où est la solution. » Ma mère est persuadée que la solution serait pour moi d'en aimer un autre que vous, ce qui ne m'est pas possible. Et vous, vous êtes persuadé que la solution serait que mes parents m'offrent la liberté totale et dix mille francs par mois, ce qu'ils ne font pas et ne feront jamais.

Reste le métier. Etre envoyée comme professeur à Perpignan ou à Tarbes. Mais c'est pire que tout. Perte de tous mes loisirs. Perte de mes joies d'amitié avec vous. Renoncement à ma seule consolation : tirer de moi une œuvre qui fasse qu'on ne m'oublie pas. Vous voyez bien que c'est impossible. Il m'est impossible de chercher à gagner de l'argent pour mon entretien quand à la maison j'ai l'entretien gratis, ce serait complètement idiot. Ou alors il faudrait aimer la vie, le risque, l'aventure beaucoup plus que je l'aime. « Je n'aime pas la vie, je n'aime que l'amour. »

Mon destin, voyez-vous, Rilet, c'eût été d'épouser l'homme que j'aimais – vous. Il y a des femmes qui ne sont pas bonnes pour un métier, mais seulement pour l'amour. J'étais de celles-là. Pour réaliser mon désir, j'ai tout fait ce qui était honnête de faire ; je suis allée jusqu'à vous dire que je vous aimais quand il eût sans doute été beaucoup plus malin de vous le cacher. Ça n'a pas réussi. Est-ce à vous de me le reprocher ? Je crois en mon cœur que vous êtes plus coupable envers moi que le sont mes parents. Sûrement plus. Et pourtant vous n'êtes pas tellement coupable. Le plus coupable, c'est la destinée, le caractère irréductible, intransformable des choses et des êtres. Il n'était pas possible de faire que je sois autre que je ne suis, que je sois par exemple un être pratique au lieu d'être un être d'amour. Voilà le vrai coupable, moi-même. Et en même temps innocente comme tout, sacrifiée de façon navrante à la dureté des choses et des gens.

A vous, Rilet, pourquoi me rappeler ma tristesse quand je la connais si bien moi-même ?

Alice

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi soir 4 février 43

Mon cher Rilet,

L'Allemagne m'inquiète – vous aussi probablement. Les Anglo-Américains ne sont bons à rien mais ces Bolcheviks !

Il n'y a pas de doute, l'Europe sera ou nazifiée ou bolchevisée, on peut déjà se dire qu'il faut se faire le crâne à cette éventualité : les Soviets à Paris. Qu'allons-nous devenir vous et moi ? En principe, comme artistes, nous devrions passer à travers les mailles du filet mais ne serons-nous pas écrabouillés au tournant ? C'est drôle de poursuivre ses chimères personnelles dans une telle atmosphère de catastrophe mais les choses sont ainsi. Les empires croulent et vous écrivez « *la Reine Morte* ».

Lu le Journal de Mme Tolstoï (1) ; c'est le moment ou jamais d'aborder les Russes. Première impression : cette dame ne me paraît pas très intelligente. Tolstoï aurait dû en faire sa gouvernante, sa femme de ménage, mais pas sa femme. Et puis cette idée de procréer 9 enfants avec une vertu bornée de cette espèce ! Vraiment, il l'a fait exprès. S'il a eu des embêtements, il devait prévoir et il a plus de torts, selon moi, que sa femme. Autre impression troublante : cette femme qui est évidemment bête et pleine de vertus. Double catastrophe pour le mari. Je vous dis que c'est lui qui a tort. Quand il s'est marié, après tout, il avait 34 ans, ce n'était plus un enfant et il devait prévoir.

Autre impression : cette vie de femme, en dépit de l'« amour » et des 9 enfants, me fait tout de même l'effet d'une vie idiote. Quand elle juge intéressant de noter dans son Journal, à 45 ans : « J'ai stoppé les chaussettes de mon mari » ou : « J'ai taillé un tablier pour untel de mes fils » ou : « J'ai donné une leçon de catéchisme à un autre » n'est-ce pas navrant ? Une vie dont les événements sont ça, vraiment, ce n'est pas grand-chose. Voilà sa vie. Et je la trouve imbécile.

J'essaye de trouver des idées pour les « Carnets de Jeanne Sabourin ». Je voudrais montrer que le « plasma générateur » qui est la source des sentiments sexuels chez un être est aussi la source de l'art. Mais c'est difficile. Il faudra que je mette le sujet « en couveuse » pendant des semaines, peut être des mois. Très heureuse de mon amitié avec vous, je suis arrivée au point parfait, Rilet, où je suis complètement attachée à vous tout en étant complètement détachée. (Ce que je n'étais pas il y a 10 ans). Enchantée, si c'était possible de vous épouser. Mais non triste, non désespérée si cela n'est pas, au contraire jouissant de mon amitié. Qu'est-ce qui a fait ce miracle ? Mon écriture d'abord. Et puis mon 2<sup>ème</sup> amour pour Dieu.

-425-

C'est une bonne chose d'avoir abouti là. Mais les parents comme toujours sont triplement bêtes sur ce point : ils ne comprennent rien, ne voient rien. Croient vous connaître et c'est faux.

Affectueusement à vous, et à bientôt ?

Alice

P.S. Que l'état allemand subventionne les cultes chrétiens ne signifie pas du tout pourtant que nazisme et christianisme, au point de vue des idées, soient d'accord !!

Note : (1) **Sophie Andréïevna Behrs**, comtesse Léon Tolstoï, née le 22 août 1844 et morte le 4 novembre 1919 était l'épouse du célèbre écrivain russe Léon Tolstoï.



ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Jeudi 25 mars 1943

Mon cher Rilet,

J'attendais une autre lettre ou carte de vous, mais comme je me dis que vous êtes déjà absent depuis plus d'un mois et que vous rentrerez peut-être bientôt, j'en profite pour vous écrire encore une fois.

C'est aujourd'hui le premier jour de printemps. Les bourgeons et 18 degrés à l'ombre. Mon Neuilly est particulièrement ravissant à ce moment. Cette après-midi, j'ai écouté dans la salle du Conservatoire du Wagner et du Beethoven. Grande préférence pour Beethoven.

Et parmi ses symphonies, je ne sens pas la 5<sup>ème</sup> alors que je sens l'Héroïque, la Pastorale et la 7<sup>ème</sup>. Je ne parle pas de la 9<sup>ème</sup> que je n'ai pas encore entendue. Cet excitant-musique (et c'est pourquoi je vous en parle) m'est indispensable pour écrire la 2<sup>ème</sup> partie de mes « Carnets de Jeanne Sabourin », toute nouvelle, (la 1<sup>ère</sup> partie est une condensation extrêmement resserrée et sobre de mon ex-roman. 40 pages au lieu de 150 et c'est beaucoup mieux !) Ce Beethoven exprime les sentiments avec profondeur et avec force et c'est exactement ce que je voudrais rendre par la littérature. Joie de vivre et désir sexuel dans la Première Partie. Dans la 2<sup>ème</sup>, profondeur mystique. (Je crois qu'il faut être très sensuel pour être aussi très mystique).

Enfin, c'est dur. Pourvu que j'y arrive. Connaissez-vous cette pensée de Nietzsche qu'il écrit en tête de sa *Volonté de Puissance* ? « Dire les choses les plus abstraites de la façon la plus corporelle et la plus sanglante. » C'est tout à fait ça. De la philosophie, de la métaphysique tant qu'on voudra, mais avec une plume trempée dans les larmes et dans le sang. Contrairement à vous, Rilet, j'écris par amour envers ceux qui me liront. C'est parce que je les aime – ces lecteurs, ces admirateurs à venir – que je veux littéralement leur donner à manger et à boire de moi. Pas du tout le moineau qui lâche ses crottes.

Je n'ai pas encore vu Drieu pour essayer de lui passer mes écrits pour sa Revue. J'ai passé 2 fois à la N.R.F. et je l'ai raté les deux fois. Quant à son téléphone, il ne fonctionne plus. Dèche ou fuite devant les raseurs ? C'est en tous cas bien embêtant. Il a peut-être déménagé. Votre *Reine Morte* est toujours aussi prise d'assaut et je doute vraiment que, dans ces conditions de succès, on arrête en avril les représentations. La location est ouverte le jeudi à onze heures du matin et les gens, paraît-il, font la queue jusqu'à ce que toutes les places soient distribuées pour la représentation du jeudi soirée de la semaine suivante. Je ne peux passer au théâtre que le jeudi après-midi et je n'ai jusqu'à présent pas réussi à trouver une place – seulement des 4<sup>ème</sup> galerie dont je ne veux pas. Ça m'embête. Il y avait Bourgeat à la B.N. auquel j'avais promis autrefois une place et je n'aime pas me dédire. C'est encore heureux que j'aie réussi le 1<sup>er</sup> janvier, à trouver cette place pour Janine. Ça devait être une chance extraordinaire.

A vous, Rilet, je souhaite que vous alliez bien.

Alice

ooo

-427-

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

(Carte postale adressée de Paris)

22 avril 43

Chère amie,

Votre ennui physique me touche d'autant plus que j'ai eu longtemps de la furonculose, et que je sais combien, en ce temps d'inextricables difficultés matérielles, quoi que ce soit ressemblant à la maladie peut ajouter de tourment. Je téléphonerai mardi à Jamet (1). Et, le 1<sup>er</sup> jour après la semaine de Pâques, soit l'autre lundi, passerai la journée à la B.N.

A vous

Month.

Note (1) : **Henry Jamet** a fondé les éditions Balzac (ex-Calmann-Lévy aryanisé), qui éditaient *La Chronique de Paris*. Il a édité le livre d'Alice Poirier « Pour revaloriser Dieu », paru en 1943.

ooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

22-4-43

Cher Rilet,

Votre carte m'a fait plaisir. Vous êtes un bon ami. Je vous aime. Je n'ai pas mis les pieds à la Bibliothèque depuis trois semaines, mais vous savez qu'après Pâques, elle est d'ordinaire fermée 15 jours. Il faudrait donc, si vous voulez y aller, que ce soit la semaine prochaine et pas la semaine d'après. Téléphonez-moi.

Je suis contente que vous n'ayez pas oublié Jamet ; vous savez comme j'y tiens ! Est-ce vrai que la N.R.F. est arrêtée ? C'est Drieu qui m'a dit ça. Je me suis réconciliée (?) avec lui au téléphone. Il est plus poli que vous et au lieu d'imputer à ma mocheté l'absence d'amour entre nous, il l'a imputée à ses 50 ans. Ce que je ne crois d'ailleurs pas du tout. Un homme à 50 ans est dans toute sa floraison sexuelle – du moins je l'imagine.

Ma maladie m'a fait maigrir au moins de 3 kilos ; j'ai eu une assez forte fièvre et mal non seulement à ma main mais dans les ganglions lymphatiques du bras jusqu'à l'épaule. On peut très bien mourir de cette maladie quand elle est plus forte, (piqûres d'arêtes de poisson, etc.) mais le plus mauvais souvenir de tout cela, ça n'a pas été l'opération, ça a été de prendre ma température dans le derrière, ce que j'ai trouvé offensant pour ma dignité.

A vous, Rilet, j'ai vraiment trop de peine à écrire,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi soir, 5 mai 43

Cher Rilet,

Je suis enchantée que vous preniez si à cœur mes intérêts. Je vous supplie de continuer. C'est entendu, vous aurez vos 4 épreuves. Trois pour *Les Revues*. Une que je vous envoie après l'avoir corrigée. Nous nous verrons, vous et moi, avant que je renvoie à Jamet l'épreuve corrigée. Je me fie à vous aveuglément pour toutes ces questions où d'ailleurs je n'entends rien. Je crois que c'est ce que j'ai de mieux à faire.

J'ai perdu un de mes 2 chats. A la peine que ça m'a fait, je mesure celle que j'aurais Rilet si je vous perdais vous. Tâchez de mourir après moi. Double avantage :

a/ vous m'éviterez le chagrin de vous perdre

b/ j'aurais moi-même une mort exquise car je sens que vous serez très gentil avec moi à ce moment-là. (cf. Chateaubriand et Pauline).

Gris-gris-le Miteux, au moment de mourir, a refusé de me voir, moi qui l'adorais. Il s'est terré dans les caves ou dans les jardins autour de la maison, restant sourd à mes appels déchirants. Finalement, il a échoué, pour y mourir, chez le premier venu, chez n'importe qui. Pas chez moi. Cette histoire m'a beaucoup affectée car j'ai pensé que vous feriez de même dans son cas (1). Cela doit être une règle chez les bêtes et chez les gens de fuir, au moment de mourir, ceux qui les aiment trop. C'est atroce mais c'est ainsi. Voir Tolstoï (il y a sans doute encore d'autres exemples).

J'ai lu votre article sur les poètes persans. Que vous puissiez aimer à la fois Nietzsche, Sénèque et les poètes persans !

J'aime que vous concilliez les inconciliables. Je ne connais guère les Persans, il faudra combler un jour cette lacune. Vous rappelez-vous cette conférence de la place d'Iéna, peu d'années avant la guerre, et où vous étiez tout frétilant d'amour autour d'une jeune dame qui parlait de vous et des Persans ? Je n'étais pas jalouse. Je croyais que j'aimais, moi aussi, la jeune dame. Mais en même temps, j'avais le sentiment que je mourais. Un des plus cruels souvenirs que j'aie de vous. Pourquoi, en somme ? Parce qu'il me semblait que vous vous occupiez d'elle, et que vous m'aviez oubliée. Ça promet.

A vous, Rilet. Vos Persans m'ont donné envie de boire un verre d'eau fraîche,

Alice

P.S. Il y a d'autres articles dans cette Gerbe qui m'ont réjoui le cœur. En première page : « *Affaires d'Honneur* ». J'aime ça. Et puis aussi « *l'Esprit de nos œuvres* » à la page des lettres où vous êtes cités avec éloges, vous et Drieu. Avez-vous lu cet « *Homme à cheval* » ? Je l'ai lu au plus fort de ma maladie et j'en garde un souvenir égaré.

Je n'ai aucune nouvelle de Janine Bouissounouse depuis mars. Je me demande ce qu'elle est devenue.

(1) Trait rouge dans la marge tiré par Montherlant.

Cher Rilet,

Je me demande ce que les Anglais nous préparent. Remarquez qu'après Tunis et Bizerte, péniblement conquis après 6 mois d'efforts, ils nous doivent la preuve de leurs talents. Mais je suis sceptique.

Vous verrez qu'ils n'arriveront à rien. Il y a tout de même quelques Allemands qui croient encore à la victoire, je vous assure. Sur quoi se basent-ils ? Sur la certitude qu'ils tiendront plus longtemps que les Anglais qui, eux, finiront bien par se fatiguer. Il paraît que le moral est magnifique en Allemagne et que tout le monde est décidé à tenir.

Ils croient aussi qu'ils se battent pour leur vie alors que les Anglais ne se battent que pour leur argent, et la vie, c'est plus fort que l'argent.

Enfin, tout cela ne nous fait guère présager une fin de guerre rapide. Les uns enragés à tenir, à tenir plus longtemps que les autres. Les autres persuadés qu'il leur suffit de tenir pour avoir la victoire automatiquement.

Les Anglais ne doutent pas de leur victoire et c'est ça le surprenant.

Mais les Allemands de leur côté ne doutent pas qu'ils tiendront plus longtemps que les Anglais, et que la victoire va finalement à celui qui tient le plus longtemps. Arrangez-vous avec ça comme vous pourrez pour prédire l'avenir.

Mon mal n'est toujours pas guéri et je ne suis pas sûre de pouvoir quitter mon bandage lundi prochain, quand nous nous verrons (je suppose qu'il est toujours entendu que vous venez à la Bibliothèque).

Je suis contente qu'on joue toujours votre Reine morte, j'ai enfin pu avoir un billet ! Vous savez que depuis 4 mois, je m'y efforçais en vain.

J'ai lu l'article Mohrt (1) dans la Gerbe ; je suppose que l'article Bouissounouse est définitivement enterré. A propos, cette bonne Janine (Bouissounouse), je ne l'ai pas vue depuis longtemps. Elle souhaite malheureusement la victoire des Anglais et vous savez que j'ai une irritation naturelle contre ceux qui souhaitent la victoire des Anglais : ils cherchent le plus facile. Cela me paraît être sinon un défaut de caractère, ce qui est pire. La voie héroïque, la voie grandiose, la véritable voie des chemins nouveaux serait dans la victoire de l'Allemagne. Mais comment l'Allemagne pourrait-elle vaincre ? Par une sorte de pirouette géniale peut-être, sans cela je ne vois pas.

A vous, cher Rilet, n'oubliez pas mon affaire près de Jamet. J'ai besoin d'un peu de gloire pour vous en faire hommage.

Alice



Note :(1) **Michel Mohrt**, né le 28 avril 1914 à Morlaix et mort le 17 août 2011 à Paris, est un écrivain français, tour à tour essayiste, romancier et historien de la littérature, en plus de s'être aussi fait éditeur et traducteur littéraire, critique littéraire et peintre (aquarelliste). Etudes de droit et de lettres à l'université de Rennes. Il est alors sympathisant de l'Action française. Licencié en droit, il s'inscrit au barreau de Morlaix en 1937. Il fait, comme officier, la campagne de 1940 sur le front des Alpes (contre les Italiens), notamment dans la vallée de la Vésubie. De cette expérience, il tirera un ouvrage intitulé *La Campagne d'Italie*.. À compter de février 1941, il écrit dans le journal collaborationniste et antisémite *Je suis partout*. Il écrira aussi dans **La Gerbe**. Après la guerre, il s'inscrit au barreau de Marseille, ville où il se lie d'amitié avec Robert Laffont qui l'introduit dans le milieu littéraire. Il fait une parenthèse américaine pendant quelques années au Canada et à l'université Yale où il donne des cours. Il rentre en France pour rejoindre l'éditeur Gallimard où il rentre au comité de lecture comme spécialiste de la littérature nord-américaine. Il entretient des liens d'amitié avec Robert Penn Warren, William Styron, Jack Kerouac et William Faulkner. Il a reçu le Grand prix du roman de l'Académie française en 1962 pour *La Prison maritime*. Le 18 avril 1985, il a été élu membre de l'Académie française, succédant à Marcel Brion, le même jour que Jean Hamburger, au Fauteuil 33, le fauteuil de Voltaire. Il a aussi publié dans *Le Figaro* de nombreuses critiques littéraires. (sources : wikipedia). **En 1943, il publie « Montherlant, homme libre »** chez Gallimard. Alors que, pendant des années, il va, du vivant de Montherlant, le flatter et le glorifier, sitôt la mort de celui-ci et la scandaleuse biographie de Sipriot parue en 1982, **il reniera Montherlant** et montrera par ce fait un manque de personnalité et un souci de ne pas se démarquer de la pensée dominante. Pour Mohrt, l'œuvre de Montherlant ne comptait plus ! Mais qui lit encore Michel Mohrt ? (Henri de Meeûs).



Michel Mohrt (1914-2011)

-431-

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**11 mai 1943**

Chère amie,

Avant d'avoir reçu vos lettres, j'avais retéléphoné à Jamet. Il dit toujours que « c'est sûr » et semble de bonne foi. Un sous-ordre lui aurait même dit que « c'était entendu ».

Mais le type principal de la censure a été absent 15 jours, d'où retard.

L'article de Janine est refusé par Comoedia qui l'avait accepté ; mais la chose n'en restera pas là ; car ce serait ma rupture avec ce journal, je pense qu'ils hésiteront.

C'est Mardi seulement que j'irai à la B.N.

Souhaits de rétablissement complet pour votre main. Amitiés,

M.

ooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

**mercredi 12 mai 43**

Cher Rilet,

Entendu pour mardi à la B.N. mais si vous voulez que je vous fasse garder des bouquins, faites-le moi savoir lundi matin au plus tard : je le ferais avec plaisir.

Vous agirez comme vous l'entendez avec *Comœdia* ; pour moi, abstraction faite de mon amitié pour vous, que l'article paraisse ou qu'il ne paraisse pas, ça m'est entièrement égal.

Ce qui m'intéresse, c'est Jamet et notre projet de ce côté-là. Je pense qu'il aura attendu votre retour pour s'occuper de moi ; enfin, ne le perdez pas de vue !

Il faudra aussi, quand vous aurez le temps, que nous mettions au point mon livre sur vous. Je veux bien le modifier mais à cette condition expresse : que l'idée centrale reste bien en vue et cette idée c'est le rôle que vous êtes appelé à tenir dans le développement, dans le bouleversement actuel des idées morales. Je vois en vous un précurseur ; il ne faut pas que cette idée disparaisse du livre. Autre idée qu'il ne faut pas laisser tomber : prédominance de l'intelligence chez vous. (Légère attaque : cette intelligence ne coïncide-t-elle pas un peu avec votre intérêt ? Ainsi, quand vous refusez de « prendre parti ». C'est une attitude noble. Mais j'ai pensé avec le temps que cette attitude noble vous évitait aussi bien des embêtements et alors j'ai été moins emballée. Drieu est-il moins intelligent que vous ? Certainement pas. Et pourtant il « prend parti ». Et moi aussi je « prends parti ». Je suis pour la victoire de l'Allemagne et je le dis et je le crie. Est-ce par bêtise ou par jobardise ? Non.

-432-

Enfin, tout le point de vue du chapitre « *Barrès s'éloigne* », où j'étais, il y a dix ans, si d'accord avec vous, j'y repense aujourd'hui et un tas de considérations me viennent.)

Je me réinstalle peu à peu dans mes *Carnets de Jeanne Sabourin* qui seront courts mais importants. En plus, j'ai deux nouveaux bouquins en gestation : *le Sens de la vie chez les animaux*, et *l'Idée d'immortalité chez trois écrivains contemporains*. (Ces 3 écrivains ce sont vous, Drieu et moi.)

A bientôt donc, cher Rilet, je suis contente de vous revoir. Ma maladie était assez violente pour interrompre un certain temps la fonction féminine, anomalie qui ne m'était arrivée jusqu'à présent qu'une seule fois, à ma grande grippe de 1920.

Alice

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

19/5/43

Chère amie,

L'article joint m'intéresse assez car non seulement la *R. Morte* va paraître en librairie en Allemagne, mais il semble que par une faveur extraordinaire (car les pièces françaises sont interdites sur la scène en Allemagne), elle devra être jouée dans les principaux théâtres, notamment au Staatstheater de Berlin.

Voulez-vous me la traduire.

Vous me devez bien cela ; cela fait partie des calamités de l'amitié.

N'oubliez pas que c'est à moi que vous devez Jamet, qui ne vous édite que pour moi : il me l'a dit.

A vous,

M.

ooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 23-5-43

Cher Rilet,

Une fois de plus, je ne garantis pas, dans ma traduction, l'exactitude de vos citations ; la « *Reine Morte* » que vous m'aviez envoyée est en lecture chez une amie et je ne peux pas vérifier. Excusez-moi. Connaissez-vous le drame de Hebbel (1) « *Agnès Bernauer* » ? Le sujet est tout à fait le même que celui de la « *Reine Morte* » à cela près que la jeune personne est Allemande. J'ai lu dans le petit dictionnaire des contemporains de la B.N., à couverture noire, un extrait d'« *Agnès Bernauer* » qui m'a vivement intéressée ; lisez-le vous aussi le jour où vous aurez le temps.

L'auteur de l'article compare aussi votre œuvre à Johannes Vockerath, je veux dire la figure de *Ferrante*. J'ai cherché partout ce que pouvait être ce Johannes Vockerath. Je n'ai pas trouvé. Tâchez d'être plus heureux que moi.

J'ai envie de demander deux épreuves de mon livre à Jamet. Je vous en enverrai une et vous la découperez à votre guise. J'aimerais bien, Rilet, que des extraits paraissent dans la Gerbe et ailleurs. Vous croyez que Je suis Partout refuserait ? Dans la maison, Georges Blond (2) vous aime et vous devriez vous adresser de ce côté-là. De plus, il est catholique fervent ; s'il est sincère, mon livre l'intéressera. Je ne voudrais pas que vous soyez en mauvais termes avec Jamet. Il m'a parlé de vous avec beaucoup d'amitié, surtout de l'intérêt que vous sembliez avoir pour sa femme : « Je crois qu'il l'aimait bien » m'a-t-il dit. Autant que possible, Rilet, ne cassez pas ces tendres fleurs. (Remarquez que je n'« aime » pas Jamet. Mais pas du tout. Un gouffre entre l'impression que vous m'avez faite, ou que m'a faite Drieu, et celle que m'a faite hier Jamet. Ce n'est pas même de l'antipathie. C'est le zéro absolu, le rien. Je suis absolument sans réaction féminine devant lui. Etat remarquable chez moi car d'ordinaire mes réactions sont vives).

Mais tout cela n'empêche pas qu'il faut le ménager – et dans mon propre intérêt. Surtout en ne lui donnant pas de Préface pour mon livre, vous conservez ses bonnes grâces (un tour de force et dont je vous félicite à l'avance). Eh bien ! Il n'y a pas de raison pour qu'il n'éдите pas mes livres à venir. Je crois qu'il y est tout disposé. Parlez-lui bien de l'article que vous écrirez sur moi et dites-lui aussi que vous ferez tout pour la diffusion de mon livre, que vous ferez paraître des extraits dans les hebdomadaires, etc. Il serait même excellent, je crois, que vous lui proposiez pour ses éditions quelque chose de vous. Vous admettiez cette possibilité avec un autre éditeur, pourquoi pas avec lui ? Et ainsi il éditerait sûrement mon livre sur vous. Je vous conseille aussi, s'il insiste vraiment trop sur cette Préface, de mettre une peu les torts de mon côté.

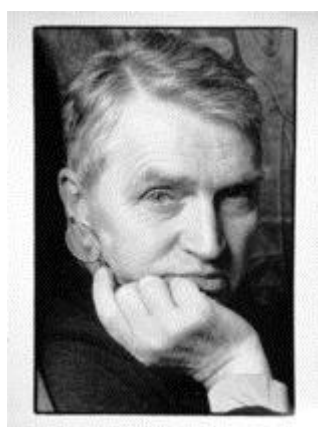
Dites-lui, en douce, que je n'en veux pas et que j'ai tout de même aussi, comme auteur, quelque chose à dire. Tout l'intérêt du livre vient de ce que je suis seule dans ma protestation, une Préface gâterait tout. Il devrait tout de même comprendre cela ! N'aurait-il pas lu le livre ?

A vous Rilet. Vale et me ama

Alice

(1) **Christian Friedrich Hebbel**, né le 18 mars 1813 à Wesselburen, décédé le 13 décembre 1863 à Vienne, était un poète et un dramaturge allemand. **Agnès Bernauer** est un drame d'Hebbel écrit en 1855. Fille d'un barbier d'Augsbourg, cette femme inspira une vive passion au duc Albert de Bavière. Celui-ci l'épouse malgré le refus de son père Ernest de Bavière. Ce dernier la fait alors noyer dans le Danube à Straubing (1435).

(2) **Georges Blond**, de son vrai nom **Jean-Marie Hoedick**, né le 11 juillet 1906 à Marseille et décédé le 16 mars 1989 à Paris, est un écrivain et journaliste français. Dans les années 1930, il contribue à la revue *Candide*. En 1940, bien que mobilisé à Brest comme enseigne de vaisseau, il collabore à *Je suis partout* avec Robert Brasillach. En 1942, il participe au second voyage des écrivains français en Allemagne en compagnie de Pierre Drieu la Rochelle et Jacques Chardonne. Il en tire un article dans *Petit Parisien* intitulé: « Les invités de Goethe ». En 1941, il publie chez Grasset un livre antibritannique, *L'Angleterre en guerre*, relatant sa propre histoire alors que son bateau, le *Mistral*, était mouillé à Plymouth le 22 juin 1940, ainsi que les mois qui suivirent. À l'été 1943, il quitte *Je suis partout* à la suite de Robert Brasillach et Henri Poulain à la suite d'un différend avec Charles Lesca. Contrairement à un certain nombre de collaborateurs du journal, **il n'est pas inquiété à la Libération.**



**Georges Blond**

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi soir 26 mai 43

Il y a une éternité, Rilet, que je n'ai pas de vos nouvelles. C'est vrai que vous êtes en Normandie. Vous avez dû trouver votre traduction dimanche après-midi, sous votre porte. Comme il fallait monter jusqu'au 5<sup>ème</sup> étage pour atteindre votre concierge, j'ai préféré économiser 4 étages et m'arrêter directement chez vous.

Tout ce que l'auteur de l'article dit sur le caractère de *Ferrante* est très bon, à mon avis. J'avais lu, dans les coupures que vous m'aviez données, l'article de la *Pariser Zeitung* qui était beaucoup moins compréhensif.

Avez-vous percé les intentions finales de *Comœdia* ? Je ne comprends vraiment pas qu'il ne dise pas une bonne fois « oui » ou « non ». Ce Journal ne me plaît pas beaucoup. Il paraît d'ailleurs qu'il est gaulliste et anglophile. Evidemment, je n'aime pas trop ce genre-là, à moins qu'on risque véritablement quelque chose.

Un gaulliste sincère doit passer la frontière et s'engager. Gribouiller des « 1918 » sur toutes les pissotières de Paris derrière le dos des Allemands ne suffit pas pour gagner mon respect. Or le gaullisme de *Comœdia* doit être un peu de cette teinte-là.

Mon doigt n'est pas encore tout à fait cicatrisé mais ça va mieux. Le médecin pense que dans 15 jours peut-être je pourrai quitter le bandage. Dire que j'ai ça depuis le 1<sup>er</sup> avril !

J'ai pensé que vous vouliez voir mon contrat. Je vous l'apporterai quand je vous verrai. Jamet m'a donné un chèque de 3000 francs comme avance sur mes droits d'auteur. Je voulais d'abord refuser mais comme il insistait, me disant que c'était l'habitude, j'ai pensé que je pourrais acheter une de ces robes d'été à grandes fleurs dont j'avais une très légère envie. J'ai donc pris le chèque. Mais je pense à mieux, Rilet. Peut-être irez-vous en Allemagne pour votre pièce. Je ne sais pas mais enfin ça se pourrait. Si j'ai un peu d'argent chez l'éditeur, je pense avec plaisir que si vous le vouliez je pourrais aller avec vous.

(Ça me surprend de réfléchir à toutes ces choses qu'on peut faire avec de l'argent. Je n'y ai jamais pensé jusqu'à ce jour).

A vous, Rilet. Je vous souhaite repos et silence dans vos bocages normands. Vous voyez, je ne vous dérangerai même pas par un coup de téléphone. Soyez heureux.

Alice

P.S. J'avais très scrupuleusement corrigé mon bouquin en janvier d'après vos indications. Malgré cela je m'étonne que Jamet l'ait envoyé à l'imprimeur avant de vous l'envoyer à vous puisqu'il devait vous l'envoyer. Il y perdra évidemment quelque chose : que mes corrections sur épreuves seront plus nombreuses. Tant pis pour lui.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi matin 9 juin 43

Cher Rilet,

N'oubliez pas de réclamer ce soir les épreuves à votre concierge – peut-être un peu tard.

J'avais pensé utiliser l'épreuve IV, déjà corrigée par moi, à la fois pour mes corrections et pour les vôtres. Ça vous eût été plus commode.

Ensuite, après vous avoir vu, j'aurais copié le résultat des doubles corrections sur l'épreuve V, destinée à Jamet. Telle était mon idée et c'est pourquoi je ne voulais vous donner que 4 épreuves. Mais en voici tout de même cinq : que les choses soient comme vous le désirez.

Il y a des longueurs en effet, je crois. Il faut aussi me dire si c'est bien clair. Le système est d'une limpidité parfaite dans mon esprit : je voudrais qu'il en fût de même dans le livre.

Aidez-moi de toute votre expérience, Rilet, expérience qui est évidemment bien plus longue que les 4 ans et 18 jours de vie que vous avez de plus que moi.

Je vois qu'il y a le 18 juin, à la salle Gaveau, une conférence du Père Sertillanges sur ce sujet : « Serons-nous encore chrétiens après la tourmente ? » Ce vieil abruti doit s'imaginer que oui. Il faudra que j'aille à cette conférence, ne serait-ce que dans un but de haute ironie.

A bientôt, Rilet, j'espère. Une éternité depuis que je ne vous ai vu ! Amitié et pensées gentilles,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi soir 15 juin 43

Cher Rilet,

Les éditions Balzac auront mes épreuves corrigées demain matin. J'ai pensé qu'il était bon qu'elles les aient avant votre coup de téléphone à Jamet. Mais comment va-t-il prendre la chose ? Vous avez bien fait de tout mettre sur mon dos. Je m'arrange avec le chef de fabrication pour que tout soit terminé – épreuves, parution du livre, service de presse, etc. – avant le 16 juillet. C'est possible, sûrement. Je pourrais ensuite me reposer un mois à Aix-les-Bains avant de constater le résultat. Je suis assez mal fichue après ce panaris. Un furoncle dans une narine il y a trois semaines, puis maintenant un sur l'épaule. On n'en sort plus du sang vicié. (1)

Songez à ma gloire, précieux ami ! Mes Sources sont mon chef- d'œuvre et il faut si possible qu'elles perpétuent mon nom.

En principe, ce devrait être l'écroulement du christianisme tel qu'il est conçu depuis 2000 ans et son remplacement par une religion plus mûre. Vous voyez l'importance que ce livre a dans mon esprit. J'ai pensé que pour établir ma « gloire », il faudrait deux choses :

1°/ me trouver un contradicteur intelligent et furieux. Il m'attaquerait . Et cette attaque, j'en ai le pressentiment, ferait surgir un extraordinaire génie chez moi. Au fond, ces Sources, c'est de la parthénogénèse, mais si j'étais attaquée ! Vous verriez ça ! Il ne resterait du contradicteur qu'une flaque de sang et des tripes éparpillées.

2°/ il faut aussi, Rilet, pour me rendre vraiment connue, que vous me trouviez un nom. C'est absolument indispensable. Un de ces noms communs qu'on transforme en noms propres. La Vierge ? C'est déjà pris. Appelez-moi la Vestale. Tout à fait exact, ce nom : je garde le feu sacré. Je protège le feu sacré de toutes les souillures. Pas « Mademoiselle Poirier » qui est hideux, mais « la Vestale ».

Je pense que j'ai de la chance de vous avoir. Tout à fait incapable, par mes propres moyens, de mettre en valeur ce qu'il y a en moi. Ça s'est bien vu avec Drieu. Le mieux je crois est que je reste parfaitement silencieuse dans mon coin et vous laisse faire.

Pourquoi vous donnez-vous ce mal pour moi ? C'est hors de proportions avec ce que vous pouvez attendre de moi ; c'est bien pour moi que vous le faites.

Vous ne me désirez peut-être pas, Rilet, mais vous m'aimez. Ce n'est d'ailleurs pas une nouveauté pour moi que cette constatation ; j'en suis persuadée depuis 15 ans. Si votre bouche ment souvent, le ciel dans vos yeux et vos actes ne mentent pas. Je suis heureuse de ce sentiment entre nous ; c'est peut-être plus beau encore que la « gloire ». Et puis nous les emporterons tous deux dans la mort, l'amour et la « gloire ».

J'ai lu l'article de Thérive mais là vous laissez percer le bout de l'oreille ! Vous voulez que je trouve un sublime cadeau de votre part de n'avoir pas couché avec moi. Alors non et non, je proteste ! Votre preuve d'amour, c'est de passer quatre heures – quatre heures précieuses de votre vie – à corriger mes épreuves mais ce n'est pas du tout de ne pas avoir couché avec moi. Ça, vous l'avez fait non pas par sublime offrande, mais par prudence – une prudence qui n'est pas une vertu. Le risque eût été plus beau et je crois que je l'aurais choisi à votre place.

Amicalement et éternellement vôtre,

Alice

Je vous dirai mes impressions à la conférence du Père Sertillanges. C'est la première fois de ma vie que j'entendrai parler un religieux. Ce doit être horrible !

(1) Le premier paragraphe de cette lettre est barré de 5 traits obliques au crayon rouge, en pleine page, comme si Montherlant rejetait avec colère cette initiative d'Alice qui s'est empressée de le court-circuiter.

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**juillet 1943**

Voici mon premier jet. J'ai besoin que vous m'expliquiez comment c'est l'idée de l'immortalité qui sera la nouvelle religion : je n'y pige rien.

D'autre part, croyez-vous à un progrès de l'esprit humain ? Le fort de votre critique du christianisme semble basée sur cette notion, si douteuse.

Vous dites quelque part : « Je le crois parce que c'est absurde ». Mais vous rejetez le christianisme, d'abord, parce qu'il vous paraît bête.

Nuances entre l'absurde et le bête ???

Pourrez-vous me donner un résumé du second article sur moi dans ce livre (p. 146), afin que j'en parle en remerciant l'auteur ? Merci. Téléphonez-moi.

A vous,

M.

oooooo



**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi midi 10 juillet 43

Cher Rilet,

Entendu pour lundi 5 heures chez vous. N'oubliez pas.

Il ne faut naturellement pas écrire que je suis une « refoulée » ni citer cette phrase de ma lettre que vous m'avez l'air d'interpréter faussement. Enfin, nous verrons ça. Si je crois que la foi sauve, je pense cela de n'importe quelle foi et aussi de la foi des Hottentots. Cela ne veut nullement dire que je la conseille, cette foi, bien au contraire. Mais je veux trouver une foi nouvelle qui, parce qu'elle sera foi, sauvera également, mais qui tout de même sera mieux adaptée à notre développement d'esprit.

Retourner au christianisme des origines ? Ce n'est pas possible. Nos conditions de vie sont autres, nos idées sur le monde physique, autres. Je crois en effet au progrès sinon de la « morale » (je n'y crois pas) mais du moins de l'intelligence. Il est incontestable que nos idées sur le monde physique, sur la marche des étoiles par exemple, sur la chimie, sont en progrès sur les idées de Ptolémée et d'Aristote. Progrès non en profondeur, mais en clarté, en simplicité. Or tout cela, qu'on le veuille ou non, est lié aux idées religieuses.

La religion, n'est-ce pas une tentative aussi d'« expliquer » le monde ? Or comment voulez-vous que cette explication, bonne à l'époque du Christ, soit bonne aussi de notre temps ? Ce n'est pas possible. Enfin, je vous expliquerai tout ça plus clairement de vive voix.

« Absurde » et « bête » sont en effet totalement différents pour moi. L'absurdité, pour moi, c'est l'intelligence suprême, celle qui voit la contradiction fondamentale de nous-mêmes et qui la veut ainsi. Le « bête » ne voit pas cela. En somme, j'appelle « bête » le raisonnable qui n'est que cela, en d'autres termes le mutilé de l'esprit, le faible.

A vous Rilet. J'ai magnifiquement aimé toute la fin de votre article, depuis la page 8. Véritablement, vous vous envoliez. C'est ça qu'il faut. Mon livre paraît-il sortira sans doute le 12 et j'aurai ainsi deux ou trois jours pour faire mon service de presse avant mon départ.

Alice

Vous aurez un résumé du deuxième chapitre d'Epting sur vous. Je vous l'apporterai lundi. J'ai vu l'article de « *Panorama* ». Merci. Si « *Je suis Partout* » voulait prendre lui aussi un article, je serais contente. Par Henri Poulain peut-être, qu'en dites-vous ?

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi 10 juillet 43

Cher Rilet,

Je viens de téléphoner à l'Argus de la rue Bergère. Ils me disent qu'ils ne donnent pas les coupures de la zone sud puisqu'ils ne reçoivent pas les journaux. C'est embêtant. Ils me disent aussi qu'ils m'enverront un prospectus que je recevrai lundi matin et que je n'aurai qu'à renvoyer signé.

Je vous donne mon adresse pour le 16 juillet – 16 août : Aix-les-Bains (Savoie)  
Hôtel Albion

Ne l'oubliez pas et écrivez-moi souvent, Rilet ! Je vous confie mes intérêts chez l'éditeur.

Je vous donne aussi (pour le cas improbable où vous en auriez besoin) le numéro de téléphone de mon frère : Molitor 17-46. Il est à Paris jusqu'au 6 août environ et vous le trouveriez probablement chez lui à 10 heures le soir. J'ajoute qu'il n'est nullement monté contre vous, pas plus que Papa d'ailleurs. C'est Maman qui est la furie de la famille. (J'ai hérité d'elle mais au lieu de le faire passer en scènes à la maison, je le fais passer dans l'art).

Voilà tout ce que j'avais à vous dire je crois Rilet. Je téléphone lundi matin au chef de fabrication chez Balzac pour que tout soit bien prêt jeudi. Je m'arrange pour que cela soit, n'ayez aucune crainte et je serai moi-même chez Balzac jeudi à 2 heures. Vous pourriez me mettre la liste des 40 personnes en même temps que l'article de Drieu et que mon manuscrit mardi soir chez votre concierge. Je passerai vers 6 h. et lui remettrai de mon côté les deux livres que vous m'avez prêtés et le manuscrit inachevé les Carnets de Jeanne Sabourin. Vous avez, je pense, mon manuscrit sur vous. Vous garderez le tout précieusement, au moins jusqu'à mon retour. Téléphonez-moi si nous devons nous voir jeudi. Téléphonez-moi en tous cas.

Je suis contente de tout ce que vous faites pour moi. Être admirée pour une valeur et pour un talent me tient plus aux tripes même que le mariage, vous le savez. Vous me donnez ce dont j'ai le plus envie, ce qui est exquis et délicat de votre part.

Alice

P.S. Si je suis sincère dans ma passion ? Si vous me proposiez (chose improbable) de m'épouser mais à l'église, je refuserais. Et j'aurais refusé de même il y a 10 ans, quand j'étais pourtant malade d'amour pour vous. Voilà la preuve, vous voyez. Je ne ferai pas de saleté, même si je dois le payer de mon bonheur.

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

18 juillet 43  
Aix-les-Bains

Cher Rilet,

Je vous avais envoyé une carte hier mais j'ai vu après coup à la poste que « les cartes illustrées pour la zone O n'étaient pas admises ». Zut.

Il n'y a rien à manger dans le menu de l'hôtel que des légumes et des blettes ; ils ne donnent de la viande que le dimanche à midi, c'est peu. Pas de poisson non plus. Tout par contre peut s'obtenir « en supplément » à des prix astronomiques, naturellement, et qui quintupleraient le prix de la pension. Ce n'était pas comme ça en Normandie l'année dernière où il y avait suffisamment à manger – du moins pour nous qui mangeons peu – sans « supplément ». Pas non plus de possibilité de « colis » pour nous qui ne connaissons personne de ce côté-ci.

Je voudrais finir mes « *Carnets de Jeanne Sabourin* » mais l'imagination ne vient pas.

Je voudrais mettre dans ce livre la même idée morale qu'il y a dans celui qui vient de paraître – mais sous forme de roman, donc accessible à beaucoup plus de gens. Après ça, je n'ai vraiment plus rien à écrire sinon des bouquins de critique sans beaucoup d'intérêt. Pour écrire encore, il faudrait changer de vie, me marier évidemment. J'espère que je trouverai tout de même quelqu'un si on m'admire.

C'est d'ailleurs vous que j'aime, c'est embêtant, mais je ne veux tout de même pas vous consacrer ma virginité, ce serait stupide, d'ailleurs je n'en ai pas du tout envie. Rilet, je vous assure que je vous aime, et même si je ne dois jamais vous épouser : ces deux choses sont complètement indépendantes. Dimanche dernier, j'avais fait un rêve atroce et qui m'avait rendue malade longtemps après mon réveil : j'avais rêvé que je vous perdais. Je ne veux pas vous perdre, Rilet, je veux mourir avant vous. Et avant de mourir, je veux que vous ayez eu de moi tout ce qui vous est agréable d'avoir. Ça doit être terrible quand les gens meurent et quand on se dit qu'on aurait pu les rendre heureux ; un regret sans fin.

Je crois qu'il y a de jolies promenades ici mais le lac du Bourget est encore loin de là où nous habitons. Je vais me promener avec Papa qui est toujours aussi bon marcheur en dépit de ses soixante-dix ans. A vous Rilet. Soignez-vous bien et tâchez de ne pas être trop réveillé la nuit par les sirènes. A Aix, il n'y a pas de sirènes.

Alice  
Hôtel d'Albion.

P.S. Vous avez vu Jamet et qu'avez-vous fait de la cinquantaine de Services de Presse qui me restaient ? J'espère que vous les avez utilisés pour le mieux.

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi soir 18 juillet 43

Rilet,

Il faut que vous m'écoutez, que vous voyiez bien où je veux en venir. Qu'est-ce que je veux, en somme ? Je veux remplacer le christianisme par une religion plus mûre, plus en rapport avec notre développement d'esprit. Il faut bien que vous vous mettiez ceci dans la tête : je veux que l'Eglise s'écroule et qu'il vienne autre chose. Vous me dites que ce n'est pas possible, que l'Eglise a la vie dure. Nous verrons bien.

Il faut absolument, Rilet, que l'Eglise m'envoie de ses contradicteurs, à la fois furieux et intelligents. C'est que je ne suis pas sûre du tout qu'ils auront le dernier mot. Je suis sûre au contraire de les confondre comme Jésus les docteurs. Et si je les confonds, c'est une nouvelle foi qui naît.

Remarquez comme tout cela est sérieux, grave. Il faut que vous voyiez ça, Rilet. Qu'est-ce que je vous demande en somme ? De faire tout pour que mes idées aient le plus de publicité possible.

Ce n'est que si mes idées sont connues dans de larges cercles qu'elles pourront attirer la bataille, cette bataille que je cherche de toute ma passion. Il faut que l'Eglise, ses idées, ses traditions, se heurte à moi. Et nous verrons qui triomphera.

Mais je ne puis rien faire sans vous, vous le savez. Ce n'est que vous qui avez le pouvoir de mettre en valeur la nouveauté qui est en moi. Et ce que je vous demande, c'est ceci : propagez mes idées, dites partout et écrivez qu'elles méritent d'être discutées, confrontées avec le christianisme traditionnel, et cela par les autorités les plus qualifiées. J'ai faim et soif de cette bataille entre moi et l'Eglise et où l'un de nous peut-être laissera sa peau.

C'est drôle, ma vie. Je suis stupide en tout et incapable. Mais il y a une chose unique, géniale, que je puis peut-être faire. Je puis peut-être faire progresser la religion, ce qui n'est pas arrivé depuis 2000 ans. Qui je suis ? Mais vous, tout simplement. Je vois seulement clairement, distinctement ce que vous, vous voyez obscurément. Je crois qu'il ne faudrait pas laisser se perdre ce don magnifique. Aucun prêtre actuel, aucun docteur, aucune sommité de l'Eglise ne parle comme moi. Réfléchissez à tout cela, Rilet, et voyez ce que vous pouvez en tirer. Encore une fois, c'est très sérieux.

Écouté ce soir le Père Sertillanges. Il parle un peu mieux qu'il écrit, ce qui est consolant. La première partie de la conférence, consacrée à Nietzsche, était même presque bonne. Il a avoué un faible de jeunesse pour Nietzsche, ce qui est gentil. J'ai vu clairement à cette conférence dans quel sens les critiques vont m'attaquer : ils diront évidemment que ce que je combats, c'est le faux christianisme, le christianisme dégénéré, mais qu'il y en a un autre...

-442-

Or ce n'est pas ça du tout. Je ne crois pas en Dieu, je crois que tout s'explique par nous-mêmes. Or peut-on concevoir un christianisme où l'on ne croit pas en Dieu ? Tout mon livre n'est qu'un long cri pour le supprimer, dire qu'il est inutile.

A vous, Rilet, pensez à votre amie,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Aix, le 23 juillet 43

Cher Rilet,

J'attends avec impatience de vos nouvelles. Mon livre apparaît-il déjà dans les librairies ? En tous cas les services de presse de zone non occupée sont arrivés à destination : une amie m'écrit qu'elle a reçu le sien, très bien emballé.

Je pense qu'ils devront aussi recevoir mon livre à Aix, aux messageries Hachette : je surveille chaque jour la boutique.

La nourriture ici continue à être aussi maigre, betteraves rouges et blettes en font le fond, du reste parcimonieusement distribuées. Aussi les clients de l'hôtel descendent-ils aux repas les bras chargés de victuailles, pots de beurre, pots de confiture, jambons, œufs, etc., ils ont l'air de recevoir tout cela par « colis ».

Mais nous ne connaissons personne de zone non occupée susceptible de nous expédier des « colis » et nous en sommes réduits aux fruits – heureusement abondants dans les boutiques. J'ai pensé que l'homme descendait du singe et que le singe se nourrissait presque exclusivement de fruits... Le samedi, grande réjouissance, il y a marqué « steak » au menu. Mais ce « steak » se compose uniquement de salade et de pommes de terre. Pour avoir de la viande, c'est cent francs de supplément par personne. Et tout à l'avenant. Je crois en effet qu'en zone soi-disant non occupée, c'est encore pire qu'en zone occupée, ce que vous m'aviez dit lors de votre séjour à Grasse. Mais Grasse est une région aride tandis qu'à Aix, il devrait y avoir au moins du lait.

Les Italiens « occupent » le pays mais assez discrètement : personne n'y fait attention. Quant au lac, il est magnifique ; je regrette d'avoir oublié mon costume de bain ; Lamartine a eu de l'inspiration ici, ce qui ne fait pas, hélas, que j'en aie moi. J'ai beau m'asseoir sur la « stèle Lamartine » : rien ne vient.

Affectueusement à vous,

Alice.

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**26 juillet 1943**

Chère amie, votre lettre du 18 (et celle du 23) m'arrive aujourd'hui 25, ce qui est un record de lenteur (les lettres de Nice mettent 4 jours).

Votre livre me cause tous les ennuis du monde. Jamet avait complètement oublié de proposer des bonnes feuilles à Je suis partout ; il l'a fait depuis (dit-il).

Combelle m'a retéléphoné spontanément (il semble donc qu'il est véridique) pour me dire qu'il n'avait pas reçu les épreuves que je lui avais envoyées. (Je lui en ai envoyées d'autres.)

Mais voici qui est plus grave. Chateaubriant est absent de Paris pour un temps indéterminé. (S'est-il mis en sûreté ?) ; G. Reyer refuse mon article, parce que La Gerbe ne peut pas mettre contre elle le public catholique. Je l'ai proposé à Panorama, mais le rédacteur en chef est en vacances ; je n'ai joint que des subalternes qui ne peuvent prendre de décision. D'ailleurs quelqu'un m'a dit que ce journal (italien) allait cesser de paraître (vous devinez pourquoi).

Reste Comoedia. Mais je viens d'y donner il y a 3 jours un grand article, et il ne saurait être question (je connais les habitudes de la maison) que j'en donne un autre avant plusieurs semaines.

Les autres hebdomadaires de Paris sont impossibles pour moi et je vous dirai un jour pourquoi.

Quant à la zone « libre » (ou d'ailleurs je ne connais personne), toutes les publications susceptibles de publier une étude de cet ordre sont d'influence confessionnelle.

Je ne sais donc que faire ; j'écris personnellement à un certain nombre de critiques.

Vous avez le chic pour paraître tout juste au moment de grands événements ; il y a gros à parier que les gens commencent à penser à autre chose qu'aux livres.

Amitiés bien ennuyées.

M.

ooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Aix-les Bains,  
1<sup>er</sup> août 43

Mon cher Rilet,

J'espère recevoir incessamment une lettre de vous où vous me direz dans quel journal paraîtra ce magnifique article que vous avez écrit sur moi. J'y tiens, vous savez, et plus que vous ne pouvez le croire ! Cela m'était égal si l'article que j'avais écrit sur la « *Reine Morte* » paraissait ou ne paraissait pas, mais celui-là, c'est autre chose !

-444-

Je considérerais comme un terrible emmerdement s'il ne paraissait pas. Il nous couvrira tous les deux de gloire, vous et moi ; et moi par vous, ce qui est divin. Dépêchez-vous et débrouillez-vous.

Je commence à recevoir des lettres de lecteurs. Je m'attendais à des injures mais jusqu'à présent ce sont des compliments, et quels compliments ! Les plus hauts que vous puissiez imaginer. Pierre de Massot (l'auriez-vous cru ?) est jusqu'à présent le plus frénétique dans l'emballement. Il me qualifie d'« archer sublime » ! Infortuné Pierre de Massot ! Quand je pense qu'il y a sept ans, effrayée par son air chétif, je lui donnais 2 de coefficient de sexualité ! Vous vous souvenez ? Mais ne lui dites jamais ça. Puisqu'il m'admire, il est entendu que son coefficient de sexualité gonfle à vue d'œil.

Un autre admirateur, c'est Jean de Beer. Qui est ce Monsieur et où écrit-il ? Il m'envoie une lettre de 4 pages, bien serrées, et il finit en me disant cette chose qui me touche si fort : donnant mon livre à lire à plusieurs personnes, ce sont régulièrement et automatiquement les meilleurs qui s'emballent et qui sont émus.

Cher Rilet, comme j'aime cette admiration venant d'hommes, cette admiration virile, et s'adressant à ce qu'il y a en moi d'admirable. Ces êtres qui m'admirent, ce sont mes étoiles et mes diamants. J'ai le sentiment de les grouper autour de moi et de les aimer à mon tour, et avec quelle flamme !

Je conserve ces lettres ; nous les lirons vous et moi quand nous nous verrons. Vous et moi et nous en jouirons. Chaque bonheur en moi, et vous devez vous en réjouir...

Je me promène dans la montagne et sur le lac à la poursuite d'une inspiration qui ne vient pas.

Avec mon amitié souriante,

Alice

P.S. Que devient Drieu et la N.R.F. ? N'y a-t-il rien à faire de ce côté-là ?

ooo

**Henry de Montherlant à Alice Poirier**

**3 août 1943**

Chère amie,

« Quand le bâtiment va, tout va. » Mais votre livre ne va pas du tout. Vous n'avez pas idée de l'état d'esprit des gens informés ou soi-disant tels en ce moment. Ils croient que la paix est sous roche, et tremblent à l'idée de faire quoi que ce soit qui puisse la faire rater : or tous les partis ont besoin ou croient avoir besoin de catholicisme. « Panorama » m'a répondu avec indignation : « Le Pape est en train de sauver l'Italie, et vous voudriez que nous poussions un livre qui etc... » Maxence m'a dit très nettement : « Plus tard peut-être. En ce moment, impossible ». Morht : « C'est un livre sur lequel on fera sûrement le silence ».

J'ai fait lire mon article à quelqu'un qui dirige les émissions littéraires de la Radio Nationale, et il m'a dit : « Aucune publication de la zone sud ne passerait cet article en ce moment, sauf par erreur, je veux dire sans se rendre compte du caractère du livre qui y est loué, et lorsqu'elle le connaîtrait, on ne vous pardonnerait pas ce qu'on considérerait comme un abus de confiance. »

Je ne vois absolument que Comoedia, à qui je ne puis rien demander avant quelques semaines, ou peut-être encore de petites revues confidentielles de la zone sud, mais qui probablement émargent toutes à Vichy. Je n'ai jamais mieux saisi sur le vif la puissance occulte de ce que vous savez. On tremble devant l'Eglise presque autant que du temps de l'Inquisition.

Lavastine (1) est un type cultivé et un peu hurluberlu, 30 ans, ex-directeur pendant quelque temps de l'Ecole des Cadres (2) (Secrétariat de la Jeunesse) de la Chapelle-en-Serval, fils d'un manitou de la médecine.

Amitiés amères,

M.

**Note (1) Philippe Lavastine** avait été embauché par Denoël en septembre 1937, et se trouvait donc collègue de Barjavel, et en relations très amicales avec Luc Diétrich et Daumal. Orientaliste érudit, il devint expert de la littérature indienne et des spiritualités orientales, et produisit à partir des années 1950 plusieurs émissions pour la télévision. Mais il était aussi - surtout - le gendre de Madame de Salzmänn, principale assistante de Gurdjieff en France, qui fut celle qui dispensait l'*Enseignement aux Groupes Gurdjieff*.

(2) L'**École des cadres d'Uriage** est une institution française **créée sous le régime de Vichy** par le capitaine de cavalerie Pierre Dunoyer de Segonzac. C'est une des trois écoles nationales de cadres créées sous l'État français, les deux autres étant l'école féminine des cadres d'Écully et l'**école masculine des cadres de la Chapelle-en-Serval**. Elle a pour but de former les nouvelles élites françaises dans le cadre de la Révolution nationale. Fondée en septembre 1940, elle est fermée officiellement en décembre 1942 après la publication d'un décret par Pierre Laval. L'école occupe le château d'Uriage à 12 kilomètres<sup>2</sup> de Grenoble, château ayant appartenu à Pierre Terrail de Bayard. Le regard porté sur l'école est ambivalent. En effet, si les personnels de l'école ont été d'abord fidèles au maréchal Pétain, ils n'ont pas pour autant hésité à critiquer ensuite l'attitude collaborationniste du pouvoir avec l'Allemagne nazie jusqu'à s'engager, pour certains d'entre eux, dans la Résistance active.

\*\*\*\*\*

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Aix, 5 août 43

Mon cher Rilet,

Je suis extrêmement embêtée par ce que vous m'écrivez (lettre du 3 août) mais touchée en même temps. Je suis touchée de ce soin que vous prenez et qui prouve votre affection. Et vous savez que j'aime votre affection presque autant que ma gloire.



Ecoutez-moi. Pourquoi ne donneriez-vous pas votre article le 1<sup>er</sup> septembre à Comœdia ? Ce journal, qui ne me plaît pas ni par son nom ni par ses tendances, est par contre apprécié par beaucoup. Il passe pour anti - allemand, ce qui est bien vu, et beaucoup qui ne toucheraient pas à la Gerbe lisent Comœdia. Je serais donc assurée d'une audience assez large. C'est peut-être ça qui est le mieux, en somme. Jugez par vous-même. Les petites revues confidentielles de la zone sud dont vous me parlez toucheraient trop peu de monde. Je cherche l'audience la plus large possible, n'oublions jamais cela. Il n'y a que si beaucoup, parmi l'élite, peuvent être aiguillés vers mon livre que quelques rares s'emballeront, ces rares qui doivent faire ma gloire.

Donc, je suis pour Comœdia, si tel est votre avis. Mais il y a autre chose.

Ces gens qui sont assez emballés, après m'avoir lue, pour prendre la plume et pour m'écrire, c'est vers ceux-là qu'il faut que nous nous tournions. Il peut y en avoir d'influents et qui trouveront bien moyen de placer un article sur moi – qu'ils sont tout disposés à faire puisqu'ils m'écrivent. Ne parlons ni de Lavastine, ni de Pierre de Massot, mais il y a Jean de Beer. Qui est ce Jean de Beer ? Il me semble avoir déjà lu ce nom dans des journaux. Enfin, il y a Drieu. Vous, Drieu, Jean de Beer, vous voyez ça fait déjà un petit noyau d'élite et tout disposé à montrer ma valeur. Il faut que nous exaltions ce petit noyau, que nous le poussions au courage et à l'audace, que nous lui apprenions à mépriser l'opinion de l'Eglise et à ne voir, honnêtement, que la vérité. D'autres ensuite suivront, soyez-en sûr.

Rilet, je m'attaque d'abord à vous. Publiez votre article, publiez-le courageusement et sans crainte des reproches qu'on pourrait vous faire. Défendre la valeur, c'est mieux, je vous assure, que défendre l'Eglise, et que vous fait l'opinion du monde si vous êtes justifié par votre conscience ?

Périsse le monde : votre conscience vivra et on se souviendra, plus tard, de vous. Dites la même chose à Drieu. Dites la même chose à ceux qui viendront. Je ne demande qu'une chose à ceux qui m'aiment : le courage. S'ils m'aiment, il faut qu'ils risquent pour moi, il faut qu'ils ne craignent nullement d'être attaqués pour moi; gênés dans leurs intérêts pour moi. Sans cela, n'est ce pas, ce n'est pas de l'amour.

A vous Rilet, je vous aime et je vous dis « courage ».

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 6 août 43

Mon cher Rilet,

Je m'aperçois que depuis huit jours, je ne reçois plus de lettres réexpédiées par *Balzac*. Je suppose que toute l'édition est en vacances et que mes lettres restent en carafe. Cher Rilet, je vous supplie d'aller y voir et de dire au concierge ou à la personne de service de soigneusement me mettre mes lettres de côté pour que je les aie à mon retour. Je pense être rentrée le 17 août.

-447-

J'ai réfléchi encore à ce que vous m'avez écrit et aux terribles difficultés que nous rencontrons. Remarquez que tout cela était à prévoir. Il était à prévoir qu'on essaierait d'étouffer mon livre non pas à coups d'arguments, ces arguments auxquels je saurais répondre, mais sous une conspiration du silence, ce silence auquel je ne puis pas répondre, ce silence qui est mortel pour moi. Coûte que coûte, Rilet, il nous faut briser la conspiration du silence. Notez que nous le pouvons, que nous avons cette force. Primo, il faut que votre article paraisse et en gros titre, et en première page soit dans « *Comoedia* » soit, ce que j'aimerais peut-être encore mieux, dans « *Présent* » (zone sud). Deuxio, il faut que vous écriviez à Pierre de Massot, que vous lui donniez la possibilité de publier son opinion sur moi.

Que vous rassembliez aussi Drieu, Jean de Beer, Lavastine, tous ceux que j'ai enflammés, ceux qui viendront, et que vous fassiez de tout ce monde un faisceau uni et prêt à la bataille.

Nous sommes la minorité, Rilet, une ridicule minorité, soit. Mais nous sommes les meilleurs.

Et ce ne sont pas les majorités médiocres qui devraient triompher, ce sont les minorités éclatantes. Napoléon, quand il s'est enfui de l'île d'Elbe pour conquérir la France, n'avait que dix braves autour de lui. Et la France est tombée. Le christianisme tombera.

A vous, Rilet, courage et travail,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi 28 août 43

Cher Rilet,

Ce mot pour que vous le trouviez en rentrant. Demogeat m'envoie un léger éreintement qui a paru sur mon livre dans « *Notre Combat* » du 14 août. Signé Gaston Denizot. Ce monsieur déclare « qu'il ne m'aime pas beaucoup » et il déforme et mutile mes pensées pour les rendre odieuses.

Reçu un mot de Michel Felder. Il me dit qu'il va proposer un article aux Cahiers Français. Qu'est-ce que c'est que ça, les Cahiers Français? Je n'ai encore pas aperçu cette revue et j'ignore si elle paraît ici ou de l'autre côté.

J'ai écrit plusieurs lettres, notamment à Chateaubriant et à Georges Blond. Je n'ai pas parlé de vous – pas un mot, mais j'ai demandé si on avait lu mon livre, ajoutant qu'il s'adresse aux chrétiens profonds et passionnés. A Chateaubriant, j'ai exprimé l'espoir qu'un article de critique paraîtrait dans la Gerbe. Peut-être pourriez-vous profiter de ses bonnes dispositions (hypothétiques ?) pour lui proposer votre article ?

-448-

Je reste persuadée que si des gens comme Valléry-Radot ou Gonzague Truc sont incapables de « mordre » à mon livre, tout de même un Chateaubriant pourrait mordre. Si seulement il lisait ce qu'on lui envoie !

A vous Rilet, téléphonez-moi dès que vous serez de retour.

Alice.

P.S. Lu l'article de Mohrt sur Andrée Hacquebaut dans J.S.P. Ne dévoilez pas le pot-aux-roses, s.v.p. ! Silence de mort là-dessus.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi soir  
1<sup>er</sup> septembre 43

Rilet,

Je bute sur votre âme, quelle nuit ! Je n'y vois rien, et rien, et rien. J'essaye de me mettre dans votre peau : qu'est-ce que vous pensez de moi ? Ça probablement : « Pendant qu'elle est à Aix-les-Bains, je me décarcasse pour elle comme un malheureux et en revenant elle vient me dire que si je ne réussis pas, c'est que je n'ai pas de courage ! » Là-dessus, violente indignation et je comprends ça.

Mais voici ce que je me dis moi : « Les critiques lui ont fait remarquer que ça lui ferait du tort à lui-même s'il faisait en ce moment l'apologie d'un ouvrage si anti-chrétien.

Alors, plutôt que de se faire du tort à lui-même, il me « lâche ». Voilà exactement ce que pense, Rilet – ce que j'ai pensé – et là-dessus, ce n'est pas de l'indignation que j'ai, c'est de la tristesse.

Voilà ce qui nous sépare. Nous avons tous deux notre idée fixe (qui n'envisage pas le moins du monde le point de vue de l'autre) et sur cette idée fixe, l'un y va de sa colère et l'autre de son doute et de son chant désabusé.

Mettez-vous un peu à ma place : comment voulez-vous que je vous comprenne ? Il y a dix ans vous me faites une scène « parce que je m'imagine que vous m'aimez ». Et aujourd'hui vous me faites la même scène « parce que je m'imagine que vous ne m'aimez pas ». Alors ? Les critiques vous ont très certainement dit que vous feriez du tort à vous-même en célébrant un livre si anti-chrétien\* : et là-dessus vous voulez me faire croire que vous avez préféré l'affection que vous avez pour moi au préjudice que vous pourriez vous causer à vous-même ? Excusez-moi, Rilet, pardonnez-moi, mais je ne crois pas que vous puissiez m'aimer mieux que vous-même. Que voulez-vous ? Je ne le crois pas. Je mentirais si je disais que je le crois (cette croyance, remarquez-le, est indépendante de ma volonté).

-449-

Je suis embêtée. Plus dans mon affection pour vous que pour mon bouquin. Je voudrais pénétrer votre cœur, le forcer, voir ce qu'il y a vraiment dedans. Je suis si limpide moi-même !

Quand je vous dis que je vous aime plus que moi, que j'accepterais de publier un article qui me fait du tort pour vous faire plaisir à vous, c'est vrai, évidemment.

Mais vous ? Je n'ai pas cru ça de vous. Vous voyez, j'ai été modeste, je ne me suis pas « imaginée » que vous m'aimiez. Pourquoi m'en voulez-vous d'avoir été modeste ?

Au revoir, Rilet, téléphonez-moi. Toute ma nuit gâchée parce que nous ne nous comprenons pas...

Alice

\* Dans une des lettres que vous m'avez écrites à Aix, vous l'avez fait entendre. « On ne vous pardonnerait pas ce qu'on considérerait comme un abus de confiance ».

P.S. Vous m'avez aussi dit : « En ce moment, tout le monde serre les fesses. » Et j'en ai déduit (pardonnez-moi, c'est toujours contre ma volonté), j'en ai déduit : « Il les serre lui aussi ». Je n'y peux rien si je crois ça.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi soir 3 sept 1943

Rilet,

Vu de Beer. Je croyais qu'il avait soixante-quinze ans, ayant compris au téléphone qu'il avait été prisonnier de la dernière guerre. Surprise.

Il n'était pas content du tout de l'article de Marnix Richard, disant qu'il n'avait aucun intérêt. Là-dessus, je lui ai parlé de votre article à vous, ajoutant que la Gerbe – et d'autres – refusaient de le prendre étant donné le caractère anti-chrétien de mon livre. Il m'a assuré que Chantiers le prendrait bien, mais je me demande si vous êtes d'accord. Pour vous et pour moi. Ce Chantiers n'a peut-être pas une très grande diffusion, ou bien vous auriez des raisons pour ne pas écrire dans ce journal, je ne peux pas savoir. Quant à moi, je préférerais évidemment un journal plus en vue mais l'idée que votre article ne paraîtrait pas m'est aussi insupportable. Je vous laisse donc, Rilet, la décision à vous. Si vous êtes d'accord, donnez un coup de téléphone à de Beer, il prendrait l'article immédiatement.

Autre chose. Ne croyez-vous pas qu'Epting pourrait influencer Chateaubriant à la Gerbe et obtenir de lui qu'il prenne l'article ? Dois-je lui en parler ? Je vous répète que si c'était possible j'aimerais quand même mieux pour votre article un journal plus en vue que « Chantiers » (et d'autant plus que de Beer écrivait toujours lui-même un article sur moi dans ce journal ! C'est assuré.)

-450-

Il m'a bien répété sur la tendance pro-catholique des journaux ce que vous m'aviez dit vous. Et aussi que tous ces gens étaient plus ou moins compromis dans la politique.

Enfin, je suis un peu consolée : votre article peut paraître si vous le voulez bien. Mais voudrez-vous ? Faites le mieux possible, Rilet, pour vous d'abord et pour moi ensuite. Je vous aime, vous le savez bien. Et je veux être comme avant que mon livre sur vous paraisse. A vous,

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 6 sept 1943

Cher Rilet,

Vu Epting (1). Excellente impression, c'est l'Allemand méditatif et avec qui on aimerait discuter pendant des heures sur Dieu et l'âme. Nous n'en avons pas eu le temps, l'affaire Brasillach à Je suis Partout avait l'air d'obséder Jamet et il voulait qu'Epting intervienne. Jamet, c'était d'ailleurs la mouche du coche entre nous trois, j'aurais aimé être avec Epting seul et qu'il disparaisse. Vous aller me demander ce que j'ai obtenu ?

Il m'a dit qu'il avait été frappé dans mon livre par mon pessimisme devant la vie, pessimisme selon lui qu'on rencontre rarement chez les Français. Puis nous avons beaucoup parlé de vous. Jamet a dit que vous « l'amusiez », ce qui est idiot. Epting, qui est tout de même beaucoup plus intelligent, a dit qu'on pouvait difficilement faire fond sur vous, vous saisir. Il l'a regretté. Mais une fois de plus, c'est l'affaire Brasillach qui a absorbé presque tout l'intérêt. Naturellement j'ai dit à Epting que vous aviez fait l'impossible auprès de la Gerbe et auprès de Panorama pour qu'on parle de mon livre et que vous n'aviez rien obtenu ; il a été étonné, surtout de la réponse de Panorama : « Ce n'est vraiment pas le moment de célébrer un ouvrage si anti-chrétien quand le Pape est en train de sauver l'Italie. » Stupide, évidemment. Je voudrais bien qu'il intervienne pour secouer un peu ces gens...

Cher Rilet, je suis toujours inconsolable que votre article n'ait pas paru. Le mieux serait évidemment ce que vous vouliez vous-même : la Gerbe. Mais si Chateaubriant en dépit d'Epting ne veut toujours pas ? Alors, il resterait Chantiers. Mais là, c'est peut-être vous qui ne voulez pas. Faites pour le mieux, Rilet, vous savez mieux que moi. Dites-moi ce que vous aurez décidé. J'espère que vous me téléphonerez bientôt et que nous nous verrons.

Je suis sûre que vous m'aimez beaucoup. Vous l'avez prouvé. L'éditeur que vous m'avez trouvé, le temps que vous avez sacrifié à corriger ma ponctuation. Mais m'aimez-vous mieux que vous-même ? Ici, je ne sais plus. J'hésite à le croire. (Ce qui ne veut nullement dire que vous n'aimeriez pas une autre personne – votre fils sûrement – mieux que vous-même. Mais moi ? Pourquoi ce don sublime s'adresserait-il à moi ?)

-451-

Rilet, j'espère que vous ne m'en voulez pas de douter ainsi. Saint Thomas doutait. C'est l'intelligence même et puis dans mon cas, c'est aussi la modestie. Il n'y a qu'une chose dont je ne doute pas, Rilet, c'est mon amour parfait pour vous, mon amour à moi. Je vous aime mieux que moi-même, oui. Ne faites rien pour moi, « utilisez-moi », au besoin si vous voulez, je reste « votre amie ».

Alice

Je vous écris à la Bibliothèque, excusez le papier et la plume qui n'est pas mon stylo.

Note : (1) **Karl Epting**, né le 17 mai 1905 à Konongo-Odumase au Ghana, mort le 17 février 1979 à Hänner en Allemagne, fut l'un des représentants les plus influents de la culture allemande dans le Paris des années 1930 et 40, ainsi qu'un collaborateur fidèle de l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, Otto Abetz.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

11 sept 43

Cher Rilet,

Je vous demande de déposer chez votre concierge les *Carnets de Jeanne Sabourin*. Dites-moi quel jour je pourrai venir les chercher.

Je suis entêtée. Si mon livre actuel ne me fait pas sortir de l'obscurité, il faut que mon nom éclate, sitôt la guerre finie, par les « *Carnets de Jeanne Sabourin* ». Je me torture les méninges pour en faire quelque chose de bien. Coûte que coûte, la célébrité. Elle seule peut me donner ce que je veux. Même mon mariage est impossible si je reste obscure.

Je m'excuse de m'occuper ainsi de moi dans des heures si tragiques. Mais ce moi, c'est mon moi profond, c'est mon moi précieux. On a presque le « devoir » de s'occuper de ce moi-là dans les périodes bouleversées. Je suis sûre que vous aussi Rilet, vous ne pensez qu'à votre œuvre. Et cela est parfaitement normal et bon. (Si j'avais un enfant, je penserais à mon enfant mais je n'ai que mon œuvre.)

Epting qui voulait dire à « *Panorama* » de prendre votre article ! Mais il faisait ce projet lundi, et mardi « *Panorama* » avait disparu pour toujours. Il nous faut vivre dans ces conditions : ne plus savoir si demain, en nous réveillant, nous ne trouverons pas la guerre installée à Paris même. Je suis contente d'être revenue d'Aix-les-Bains : si je dois mourir, que ce soit du moins près de vous, Rilet.

Au revoir Rilet, je vous aime et vous demande de vous occuper de mon livre et de votre article .....dans la mesure du possible. A vous,

Alice

-452-

P.S. Avez-vous des nouvelles de Drieu ? Où est-il ? Va-t-il bien ? Je crains pour lui aussi. De Beer m'avait dit que vous étiez « beaucoup plus compromis que Drieu » dans la collaboration, ce que je ne crois pas. Que pensez-vous de cette nouvelle selon laquelle les Italiens auraient livré Mussolini ? Quel déshonneur !

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

15 sept 43

Pourquoi ce mot si laconique, Rilet ?

Quand je vous ai demandé mon manuscrit, c'était en partie prétexte pour vous voir. Je suis embêtée. On voudrait se voir, se parler. Je me demande ce qui vous arrivera – et à Drieu – si ces Anglo-américains viennent à Paris. Jetés en prison comme collaborationnistes ? Il faut s'attendre à tout, n'ont-ils pas proféré des menaces à la radio ?

Vous pensez comme ces idées me réjouissent peu. Je compte sur vous pour laisser traîner mes lettres sur votre bureau en cas de catastrophe : que je sois au moins jetée en prison avec vous ! Je voudrais partager tout de vous, Rilet (et aussi tout de Drieu.)

J'ai de longues discussions avec de Beer sur la politique. Il m'écrit des lettres de 15 pages et nous nous voyons aussi (chez lui). En dépit de ça, pas trace d'« amour ». Je commence à croire que quand j'ai aimé des messieurs, c'était aussi leur faute à eux et que ma façon de réagir est en tous points naturelle et normale. Avec de Beer ...rien, mais sa première lettre était une lettre d'admiration pure, sans autre chose. Drieu, ce n'était pas la même chose. Vous l'avez d'ailleurs reconnu vous-même. (C'est extraordinaire, la netteté avec laquelle vous reconnaissez les péchés des autres.) A vous, Rilet, je vous aime,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

17 septembre 1943  
matin

Vous n'avez pas été blessé, le 15 sept., Rilet ? Mon frère, par bonheur, se trouvait du côté de Saint-Germain-des Prés. En rentrant, il a vu la maison en face de la sienne effondrée et toutes ses fenêtres cassées. La porte de Saint-Cloud, à proximité de laquelle il habite, est d'ailleurs ravagée à différents endroits. A Neuilly, la maison tremblait de haut en bas et à peine la nuit venue, on voyait dans le ciel d'énormes incendies ; Courbevoie et l'usine Hispano qu'ils ont visée est tout à côté de chez nous.

Vous croyez vraiment que la guerre finira ? Cela me paraît sans fin et sans espoir. La nuit et la mort, toujours plus avant. Une victoire allemande me paraît surhumaine et impossible. Une victoire américaine ?

-453-

Mais c'est le désastre pour l'Europe, le nôtre par conséquent en même temps que celui de l'Allemagne. Je me refuse à assimiler une victoire américaine à une victoire de la France : ce serait trop facile, en vérité !

Nous serons roulés par les Américains au moins autant que par les Allemands et nous n'aurons pas la consolation de nous dire qu'ils sont au moins du même continent, que ce sont eux aussi des Européens.

Vraiment Rilet, on ne sait à quelle étoile s'accrocher. Et cela peut durer encore des années...

Donnez-moi de vos nouvelles, dites-moi si vous êtes moins pessimiste que moi. Que pensez-vous de cet hebdomadaire qui s'appelle « *Demain* » ? Ne pourrait-il pas publier quelque chose sur moi ? Je suis vraiment désolée que votre article – le seul jusqu'à présent qui eût marqué une compréhension véritable – n'ait pas paru. Est-ce sans espoir et l'avez-vous écrit pour qu'il ne paraisse pas ?

A vous Rilet, tenez-vous en bonne santé,

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

24 sept 43  
soir

Cher Rilet,

Quelqu'un vient de me dire, à la Bibliothèque Nationale, que l'article Bouissounouse avait paru dans « *Panorama* ». Je me jette sur les kiosques, mais impossible de le trouver. Enfin, je suis contente pour vous, Rilet. A quand l'article de vous sur moi ? Vous savez quelle peine j'ai qu'il n'ait pas paru. Et puis les rares articles qui paraissent sur moi ne me plaisent guère : ils mettent tous Nietzsche et vous en avant comme si je m'étais inspirée de Nietzsche ou de vous ! Comme si cette œuvre n'était pas entièrement originale ! Cela vous le savez, Rilet, aussi bien que moi. Je me souviens que dans votre article, vous avez résolument écarté l'influence Nietzsche et que vous avez dit aussi que ma pensée « vous était étrangère ». Cela me fait regretter encore davantage que l'article n'ait pas paru. J'ai confiance, cependant. Il ne faut pas trop vous emmerder avec, et vous m'annoncerez vous-même un jour la bonne nouvelle.

Vous savez qu'un article a paru aujourd'hui sur mon bouquin dans « *Atelier* ». Toujours cette même remarque idiote, Nietzsche et vous, et un dessin indécent qui me montre agenouillée devant votre image. Il serait bien temps de mettre à la raison tous ces idiots.

J'aurai tout de même un article de Maxence dans *la Gerbe* : je m'en réjouis.

Réveillée cette nuit à 2 h  $\frac{1}{4}$  par un avion qu'on poursuivait à coups de feu. J'ai vu qu'il était tombé près de chez vous ; qu'est-ce que vous avez dû voir et entendre !

A vous Rilet, et à bientôt, n'est-ce pas ? J'espère que votre furoncle est tout à fait passé. C'est douloureux et désagréable.

Alice

ooo



**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

30 sept 43

Mon cher Rilet, je voudrais avoir des nouvelles de votre oreille. Chez papa aussi, le furoncle avait commencé par l'oreille et il a ensuite envahi la tête entière : je souhaite qu'il n'en soit pas de même avec vous.

Croyez-vous encore en la fin rapide de la guerre ? Il est bien difficile de se faire une idée en lisant les journaux et j'aimerais avoir d'autres sources d'information. On commence à en avoir par-dessus la tête de cette guerre. Je ne crois d'ailleurs pas que le « moral » allemand cèdera. Il faudrait qu'ils soient affamés pour céder, ou qu'ils n'aient plus de munitions ni de soldats. Mais nous serons affamés avant eux et d'autres classes de jeunes gens seront appelés à travailler dans les usines de l'Allemagne.

La défaite de l'Allemagne ne peut se consommer que sur notre dos, il me semble, et je vois avec horreur les idiots qui souhaitent cette défaite. « Il faut que l'Allemagne soit à plat » : comme si ça ne signifiait pas que nous commencerions par être à plat nous-mêmes ! Je voyais très bien l'Europe dirigée par l'Allemagne. Je la vois très mal dirigée par les Russes et pas du tout par les Yankee. Une seule consolation : les Allemands peuvent gagner, ou les Russes, dans les deux cas c'est la fin du christianisme en Europe. Je prépare un grand bouquin après mon roman. Titre : « Le christianisme peut-il être détruit ? » Je voudrais montrer l'expérience bolchévique et l'expérience national-socialiste, montrer ensuite pourquoi les deux ont échoué. La seule façon de vaincre le christianisme, c'est de le dépasser, de l'englober dans une synthèse plus haute que lui. Il y aurait un magnifique ouvrage à faire sur ce thème et qui engrènerait bien dans l'histoire que nous vivons.

Mon amie Jeanne voudrait un livre de vous dédiacé. Je lui ai répondu que la poste n'acceptait pas les imprimés pour la zone sud mais peut-être aurez-vous un jour l'occasion de lui glisser un exemplaire dans un ballot d'imprimerie ? Elle compte rentrer à Menton maintenant que les Italiens sont partis et que la ville est redevenue française.

Gaston Denizot m'a téléphoné pour me dire que c'est Maxence qui se chargerait de l'article sur moi dans la Gerbe. J'espère qu'il sera enfin bon. Il n'a paru jusqu'à présent sur moi que des articles que je trouve sans intérêt. A vous, Rilet, donnez-moi de vos nouvelles,

Alice

Je n'achète pas « *Panorama* », d'ailleurs introuvable. Si votre article sur moi paraissait dans ce journal, dites-le- moi s.v.p. Cet article, j'y pense toujours...

Toujours amoureuse de Drieu. C'est indécrottable, décidément, mais c'est aussi sa faute ! Pourquoi m'avoir écrit une lettre d'amour ? A moi ?

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 3 oct 43

Rilet,

Vous m'en voulez, manifestement. Pourquoi ne pas me donner de vos nouvelles ? Pourquoi poser le téléphone avant même que je vous aie dit ce que j'avais à vous dire ? Pourquoi refuser de nous voir ?

Croyez vous, Rilet, que je n'étais déjà pas assez embêtée que votre article ne paraisse pas ? Pourquoi ajoutez-vous cet autre embêtement ? Vous savez bien que je vous aime et que ça me fait de la peine de vous savoir fâché. Fâché pourquoi ? C'est moi qui ai le droit d'être ennuyée, pas vous. Mettez-vous donc un instant à ma place ! Cet été, je croyais qu'on allait enfin connaître mon nom grâce à vous et j'en avais une joie profonde. Je me disais (c'est idiot, mais enfin je me le disais) que je vous épouserais.

Il faut renoncer à tout cela maintenant puisque je continue à être obscure, et que jamais, au grand jamais, vous n'épouserez une obscurité ! Croyez-vous que ma peine ne soit pas déjà assez grande et que j'aie besoin encore que vous me priviez de votre amitié ? Elle est tout pour moi, cette amitié, puisque je n'ai jamais pu avoir plus.

Rilet, vous me faites pleurer, vraiment. Je pleure en vous écrivant, je vous jure que ce n'est pas inventé. Tant d'incompréhension ! Tant de dureté ! Pourquoi êtes-vous dur et cruel ? Je suis maladroite parfois ; mais je vous aime, je ne suis jamais cruelle.

Tenez, je suis si embêtée que je n'ai même plus envie de téléphoner à Drieu.

Je vous écrirai, je vous téléphonerai quand vous m'aurez vous en premier écrit ou téléphoné.

Après tout, vous vous en foutez peut-être que je sois malade et ça ne vous fait rien si je ne vous écris pas.

A vous,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

6 octobre 1943, midi

Rilet,

Je ne voulais plus vous écrire mais regardez-moi cet être puant. Quel est donc ce Louis Le Sidaner (1) ? Et pourquoi une telle mauvaise foi ? Aller jusqu'à dire que mon style est médiocre ? Qu'est-ce qu'on peut faire contre une pareille injustice, Rilet ? Je lui ai répondu mais j'ai le sentiment que ce n'est pas assez. D'autres, plus qualifiés que moi, devraient prendre ma défense.

-456-

Renvoyez-moi la coupure s.v.p. et pardonnez-moi si, sans le vouloir, je vous ai fait une offense. Mais quelle offense ? Je me perds en conjectures sur ce fait : vous me faites la tête.

Je voudrais vous voir. Avez-vous lu l'article de Fernandez dans « *Panorama* » ? C'est le meilleur qui ait paru sur moi jusqu'à présent, le premier qui soit intelligent.

A vous,

Alice

P.S. Il y a tant d'articles qui paraissent en ce moment sur moi que je me dis que ce n'est pas naturel, que vous y êtes peut-être pour quelque chose.

Note (1) **Louis Le Sidaner**, critique littéraire et juriste (1898-1985)

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi 9 oct. 1943

Mon cher Rilet,

J'ai vu vos Olympiques illustrées par Despiau (1) et qui étaient exposées dans le hall de la Bibliothèque. C'est une magnifique chose et que j'aimerais feuilleter en détail, chez vous. Je crois que Despiau a donné votre visage à un des athlètes, couché et nu, (ce qui m'a fait un drôle d'effet. Je ne voulais pas qu'une dame autre que moi-même vous vît dans cette position – et dans cette absence de vêtement.)

J'ai gagné deux amitiés avec mon livre, de Beer d'abord, puis une dame de cinquante-cinq ans qui m'écrit des lettres délirantes d'admiration. Je ne sais pas si vous la connaissez de nom, elle donne parfois des articles au journal « *L'Atelier* » sous la signature « Jane Darboy », femme d'un fonctionnaire des colonies, décédé.

Quant à Jean de Beer (2), lui aussi m'écrit tous les trois jours des lettres de 6 pages. Nous nous entendons magnifiquement en ce sens que nous sommes tous les deux convaincus de la mort prochaine du Christianisme. Mais nous ne nous entendons pas du tout sur l'Allemagne. Il me paraît extrêmement chauvin et farci de préjugés. Et puis son nom n'est-il pas juif ?

C'est en tous cas le premier homme avec qui j'ai des relations et que je n'aime pas d'amour. Une nouveauté, et que je ne soupçonnais pas. C'est vraiment reposant d'avoir des relations avec un Monsieur qu'on n'aime pas d'amour.

Hélas, ma faim de vous et de Drieu reste entière ! J'en espérais un troisième et qui vous eût fait disparaître tous les deux. Il n'en a rien été. Quelle vie de chien tout de même de toujours avoir cette soif affreuse au fond de soi !

Voilà 20 ans que je souffre de ce mal abominable et il ne finit pas. La solution ? Je ne vois pas de solution car je suis honnête.

-457-

Si vous ne voulez pas, si Drieu ne veut pas, il n'y a pas de solution. (Je sais seulement que je suis prête à sacrifier l'un à l'autre si terrible est mon mal. Si Drieu veut, vous serez sacrifié... inéluctablement.)

A vous, Rilet,

Alice

Renvoyez-moi la coupure Le Sidaner s.v.p.

ooo

Note (1) : Charles Albert Despiou 1874-1946 - collections du musée municipal de Mont-de-Marsan



Nu allongé de Charles Despiou (illustrateur de Montherlant)



Charles-Albert Despiou

(2) **Jean de Beer** est un essayiste, dramaturge et producteur de radio français. Né à Roubaix le 21 septembre 1911, il est décédé le 29 mai 1995 à Beaune (Côte-d'Or) Il a écrit, notamment : « **Montherlant où l'homme encombré de Dieu** », Flammarion, 1963.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

15 oct. 43

Rilet,

Je voudrais faire des corrections à mon livre sur vous. Pourriez-vous avoir la gentillesse de me dire quand je pourrais venir prendre mon manuscrit (que je vous rapporterai ensuite ?)

Le mieux serait de vous voir, pour que nous discutions de ces corrections ensemble, mais si vous ne voulez pas, dites-moi alors quel jour je pourrai prendre le manuscrit chez votre concierge. Vous y joindrez le petit article de Louis Le Sidaner que je vous avais envoyé et auquel je tiens. Moi de mon côté je vous rapporte le manuscrit – inachevé – de mon roman pour que vous le mettiez à l’abri des bombardements et autres catastrophes parmi vos propres papiers. Je ne veux pas garder 2 exemplaires chez moi et je ne vois que vous qui puissiez me rendre ce service.

A vous, Rilet. Je ne sais vraiment pas pourquoi vous me faites la tête. J’en suis extrêmement embêtée. Ne croyez-vous pas que quand l’un de nous deux sera mort, l’autre ne regrettera pas ces bouderies ? Vous savez fort bien que je vous aime, plus que tout autre, plus que ma gloire même. Alors ?

Alice

De Beer a traité les Allemands de « cruels » et de « barbares ». Là-dessus, je l’ai traité de Juif. Nous en sommes là.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 25 octobre 1943

S.O.S. Rilet, vos champs brûlent. Je suis de nouveau amoureuse. Amoureuse pour la troisième fois.

Depuis avant-hier soir. Un agriculteur des Bouches-du-Rhône m’écrit qu’il a lu vingt fois mon livre. Comment résister à un Monsieur qui a lu vingt fois mon livre ? Mettez-vous à ma place. Je suis extrêmement excitée. Qu’il aime mon livre et que d’autre part son métier, ce soit les travaux des champs, ces deux choses m’attirent extrêmement.

Il dit « agriculteur », mais à en juger par son papier à lettres, et sa manière d’écrire, ce doit être un châtelain cultivé ! Quel bonheur, ce n’est plus un écrivain ! J’en avais par-dessus la tête, des écrivains.

Le malheur, c’est qu’il est probablement beaucoup plus jeune que moi. Il ne dit pas son âge mais pourquoi aurait-il déjà 43 ans ? Il a plutôt moins. C’est la seule chose qui me préoccupe. Vous constatez que je suis toujours prête à m’emparer du bonheur et à renoncer à ma vocation qui est de balayer le christianisme.

Je balayerai le christianisme si je ne trouve pas le bonheur ; sans cela, je me contenterai avec délices d'être une femme heureuse, et rien de plus. J'ajoute que je m'approuverai moi-même de faire ce choix intelligent. Aucune vocation au monde ne vaut le bonheur. Les hommes qui ont fondé des empires, ou gagné des batailles, ou découvert le radium, c'était des hommes qui ne pouvaient pas être heureux.

Voilà Rilet. Maintenant si vous voulez être heureux avec moi, dépêchez-vous, car je sens que je vous glisserai entre les pattes comme une anguille et à la première occasion. Ne me reprochez pas de ne pas vous avoir prévenu.

A la maison, nous avons un « occupant » au-dessus de nous et un autre en-dessous. Je me suis beaucoup amusée l'autre nuit quand l'occupant du dessus faisait un tapage infernal avec des petites femmes et que maman est descendue avec le balai faire de l'ordre parmi ses compatriotes. Le plus beau est que la Kommandantur a présenté, ensuite, ses excuses.

A vous Rilet. J'attends sagement votre coup de téléphone.

Alice.

P.S. Georges Blond avait promis de s'occuper de mon livre mais je ne vois toujours rien dans « *Je suis Partout* ». Que faire ?

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi soir  
3 nov. 1943

Mon Cher Rilet,

Vous me rendez terriblement inquiète avec votre silence et je dois vous téléphoner de temps en temps pour tout de même constater si vous êtes encore vivant....

Jamet m'a dit vendredi qu'il vous expédierait Henri Poulain dans l'espoir que vous voudrez bien donner un article pour la « *Chronique de Paris* ». Pourquoi ne donneriez-vous pas celui sur moi ? Il est tout disposé à le prendre et je serais bien contente. Vous, mon ami, vous qui êtes silencieux, ne sentez-vous pas l'injustice qu'il y a là-dedans ?

Georges Blond n'écrit plus dans *Je suis Partout*, ce qui est embêtant. Que deviennent ses promesses dans ce cas ? J'ai écrit un mot à Cousteau et un autre à Jacques Boulenger mais je suis sceptique quant aux résultats. J'aurais pourtant voulu que *Je suis Partout* parle de mon livre. Quant à Michel Felder, est-ce dans le prochain numéro des *Cahiers Français* que paraîtra son article ?

Mon admirateur des Bouches-du-Rhône m'a écrit une deuxième et charmante lettre. Il est au septième ciel que je lui aie répondu. Il m'offre, en signe d'admiration... des haricots secs, qu'il produit, paraît-il, en abondance. Le poète nourri de haricots secs par les admirateurs... ça ferait un joli tableau pour le Salon d'automne. Je voudrais que nous nous rendions bien compte, vous et moi, Rilet, du danger que constitue pour nous et pour notre sentiment mutuel, cette relation. Vous m'aimez – il ne s'agit pas de sensualité, mais vous m'aimez. Et moi, je vous aime aussi. Or voici un troisième qui risque de vous voler à moi et moi à vous. C'est extrêmement grave. Vous laisser cocufier serait, pour vous, une position ridicule, et doublement ridicule puisque je vous aime. Mais d'autre part, il faut bien que vous vous mettiez à ma place : je refuse de vous consacrer ma virginité, ce qui veut dire que je suis prête à en aimer un autre, si... Remarquez que c'est même pour moi le seul moyen de vous obtenir vous que de chercher d'en obtenir un autre. Mais le jeu est dangereux, extrêmement. Il faut que je vous mette en main l'alternative : « c'est vous ou c'est l'autre ». Mais supposez que mon sentiment se développe de telle sorte que je n'aie plus envie de vous mettre en main l'alternative ? Que ce soit tout de suite l'autre ? Est-ce que je peux savoir, moi ? Songez que je suis entièrement libre et en même temps entièrement spontanée. Je me dirigerai donc entièrement d'après mon goût de l'instant, imprévisible. Mais d'autre part, vous Rilet, si vous m'aimez, si vous voulez m'avoir, pourquoi laissez-vous aller les choses si loin ? Êtes-vous tellement sûr que ce sera vous et vous de toutes façons que je préférerai ? Que vous pourrez toujours m'avoir et même si vous vous y prenez à la toute dernière seconde ? Êtes-vous plus sûr de moi que je ne le suis moi-même ? Ou alors, vous ne m'aimeriez pas ? Je vous serais indifférente ? Vous verriez avec l'œil du bon papa que je couche avec un autre ? Mais cela me paraît impossible. Quand j'envisage cette possibilité, je me crie à moi-même non ! non ! non !

A vous Rilet, Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 7 novembre 1943

Rilet,

Je vous aime et c'est vous que, de préférence à tout autre homme au monde, je voudrais pour époux. M'aimez-vous aussi ? Je le crois mais si je vous écris aujourd'hui, Rilet, c'est pour vous demander de vous interroger vous-même et dans le plus grand sérieux. Tout dépend de vous. Je veux dire tout dépend de cette certitude ou de ce doute en vous : savez-vous faire magnifiquement l'amour ?

Je ne vous épouserais pas pour être comtesse, ou pour porter votre nom. Je vous épouserais pour faire l'amour avec un être que j'ai admiré et aimé. C'est donc ce point, et uniquement ce point, qu'il faut que vous examiniez.

Si vous pouvez me contenter, nous serons heureux, nous réussirons splendidement notre vie. Sinon... alors il faut renoncer, Rilet, bravement, me laisser libre pour un autre, nous contenter de cette admirable amitié qui a été notre vie et notre joie pendant quinze ans.

Vous voyez, je ne puis rien vous dire, moi. Je ne sais pas comment vous faites l'amour, si c'est « ce grand rapt avec un visage de soleil », si c'est « cette brutalité totale et cette joie totale » que je cherche – les expressions sont de moi. Il se peut que ce ne soit pas du tout ça, que ce soit le cafouillage, la timidité qui n'aboutit pas, et alors, Rilet, oh ! Je vous mets en garde contre moi.

Je vous mets en garde contre moi-même, Rilet, je veux que vous sachiez à quel point je serais exigeante pour ce don, que je ne pourrais jamais, jamais pardonner qu'il ne soit pas tel, aussi complet, aussi profond, aussi puissant que je l'attends. Nous courons au pire des désastres si vous n'êtes pas absolument sûr de vous, de vos forces intactes.

Vous me connaissez, Rilet, et cette connaissance doit être assez intelligente, assez lucide, pour que vous me deviniez aussi dans des actes qui n'ont jamais été mieux. Rien n'excuse de perdre sa vie par bêtise, alors qu'on pouvait prévoir et qu'on n'a pas prévu (Hitler n'aurait-il pas dû prévoir que les Russes étaient plus forts que lui ? Je ne m'apitoie pas. Je juge et je condamne)

De mon exigence, n'avez-vous pas un avant-goût dans ce fait que je vous ai reproché avec violence que l'article magnifique que vous avez écrit n'avait pas paru ? Que je vous ai accusé de manquer de courage ? Que pensez-vous dans ce cas que seraient mes reproches si vous commenciez à faire l'amour et si vous n'aboutissiez pas ? Ce serait horrible. Mille fois mieux alors eût été de ne jamais commencer.

Voilà, Rilet, pardonnez-moi ma franchise. Je ne doute pas de votre tendresse comme vous n'avez pas à douter de la mienne. Mais l'amour physique est autre chose que la tendresse. Il faut être sûr. Il faut prévoir. Je vous demande de prévoir. Et si vous prévoyez mon plaisir, alors allez-y, Rilet, je vous jure que vous ne vous en repentirez pas. Voilà. Tout dépend de vous.

Je vous aime.

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi soir  
17 nov. 43

Rilet,

C'est fou comme je vous aime. Plus je connais de Beer, et plus je vous aime vous.

Vous me disiez que je vous aimais parce que vous étiez le seul homme que je connaissais. Eh bien, non. Le sentiment que j'ai pour vous est d'ailleurs indéfinissable.



Ce n'est pas du désir. Quand on reste 17 ans sans embrasser un Monsieur, on ne le désire pas – enfin pas trop. Qu'est-ce que c'est alors ? Ce n'est pas que de l'amitié, sûrement pas. Et pourtant, vous êtes mon ami, c'est le plus doux nom que je puis vous donner : mon ami. Moi-même. Un moi-même qui serait hors de moi.

De Beer m'a raconté cette après-midi une magnifique histoire et qu'il faut que je vous répète, lue dans les mémoires de Trotsky. Ce devait être vers 1920, lutte entre les Russes blancs du général Wrangel et les communistes. Les rouges n'ont pas une arme. En face d'eux les blancs, bien armés. Trotsky décide d'engager la lutte quand même et de vaincre. Une première vague des rouges va, les bras ouverts, au devant des blancs en criant : « Frères, embrassons-nous ». Une rafale de mitrailleuses : la vague est fauchée. Enjambant les cadavres, une deuxième vague : « Frères, embrassons-nous ». Fauchée à nouveau. Une troisième vague : « Frères, embrassons-nous ». Cette fois, les blancs jettent leurs armes et se précipitent dans les bras de leurs ennemis qui ont ainsi remporté la victoire sans un fusil et sans une cartouche. N'est-ce pas sublime ? Et il faut être Russe pour ça, évidemment. Je me dis avec serrement de cœur qu'il doit se passer dans cette guerre-ci des choses un peu semblables.

Bonsoir, Rilet, je ne voulais pas me coucher sans avoir partagé avec vous une histoire qui m'a émue et que j'ai aimée. (Quel magnifique sujet de pièce !)

A vous.

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi 24 nov. 1943

Tâchez de ne pas avoir trop froid, Rilet, je vois le thermomètre descendre et je me demande si, dans votre maison sans feu, vous ne souffrez pas trop. La Bibliothèque est agréablement chauffée : venez-y.

Chagrins à cause de Drieu. Je l'aime et lui ne m'aime pas : l'éternelle histoire. Avec vous, Rilet, je n'ai jamais eu le sentiment que vous ne m'aimiez pas. Dans nos pires batailles, toujours brillait cette certitude : que vous m'aimiez. Mais avec Drieu, ce n'est pas ça : je suis sûre qu'il ne m'aime pas. Le chagrin. La nuit noire. Pourquoi m'a-t-il écrit cette lettre ? Pourquoi a-t-il été si léger, si imprudent ? Je ne sais que dire, où m'appuyer. Je suis désolée. Ce n'est pas que je ne vous aime pas plus que lui, Rilet. Si, je vous aime plus. Mais enfin, lui, pourquoi me retirer ce qu'il me donnait ? Et moi, pourquoi suis-je si bête ? Pourquoi lui ai-je dit que je voulais faire l'amour ? Comme s'il fallait dire la vérité dans la vie ! Comme si la vie ce n'était pas de l'hypocrisie ! Si j'avais été hypocrite j'aurais aujourd'hui de charmantes relations avec lui et peut-être l'aurais-je tiré à moi. Bêtise. Pas de pitié pour les idiots.

-463-

Ça va bien avec de Beer. Il veut m'inviter à aller au théâtre avec lui. Je veux bien, mais de Beer, ce n'est pas Drieu. Jamais de Beer ne me consolera de Drieu.

Embêtée qu'on ne discute pas les idées de mon livre, qu'il n'y ait pas une grande bataille là-dessus comme je le souhaitais. Le résultat c'est que :

a/ je reste inconnue,

b/ mon inspiration elle-même s'en ressent. Je ne pourrais écrire sur ce sujet que si l'on m'éperonnait.

A vous, Rilet, bien tristement avec tous ces chagrins et embêtements.

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

28 novembre 43

Rilet,

Toujours ce chagrin à cause de Drieu. J'apprends à connaître un peu les hommes, à voir qu'ils sont différents. Drieu n'agit pas comme vous avez agi. Vous vouliez bien de l'amitié. Lui ne veut pas de l'amitié non plus.

J'essaye de comprendre. Ce n'est pas commode. Après tout, il me l'avait offerte, cette amitié, dans sa première lettre, et plus encore que de l'amitié ! En quoi ai-je démerité ? Je lui ai écrit pendant 2 ans des lettres charmantes et spontanées, comme j'en écris à vous, c'est tout. Et là-dessus, il me dit un beau jour qu'il ne faut plus lui écrire. Pourquoi ? Il y a longtemps que j'avais renoncé à l'amour et je l'avais fait sans douleur. Mais renoncer à son amitié me fait du chagrin.

Rilet, je voulais comprendre quelque chose à tout cela. La compréhension seule peut m'être un secours. J'abomine la « résignation » chrétienne et je ne suis pas résignée. Drieu m'a fait un chagrin que vous ne m'aviez jamais fait. Et pourtant j'ai du respect pour lui, mon amitié n'en est nullement atteinte. Comprenez-y quelque chose si vous pouvez.

Vous trouvez peut-être idiot que pendant que le monde croule, je m'occupe de ces problèmes particuliers. Mais ce n'est pas idiot. Les problèmes politiques qui obsèdent la tête à Drieu disparaîtront plus vite que mes problèmes particuliers à moi.

Il paraît qu'il y a eu 1500 bouquins de vendus sur les 3000 de mon tirage : ce n'est pas énorme. Jamet veut encore faire un peu de publicité dans les hebdomadaires ce qui est gentil de sa part. Et puis je lui ai donné un article « Bouissounouse » qui devrait paraître, en principe, dans la Chronique de Paris du 15 décembre. Ça s'appelle « *Post-scriptum à mon livre* » et vous verrez, c'est très bien.

Croyez-vous toujours à la fin de la guerre? Vous voyez, vous vous êtes mis le doigt dans l'œil. Personne ne sait quand ça finira.

-464-

Les Allemands en tous cas ne céderont pas avant que les Russes soient à Berlin et ils n'y sont pas. Quant aux Anglo-américains ils n'avancent que par la trahison et ils ne sont même pas capables de profiter des trahisons. C'est misérable.

Ce serait tout de même une magnifique chose – et morale – si l'Allemagne en dépit de tout et malgré tout triomphait. Je n'ose le croire – et pourtant je le crois. Ce qu'il y a d'affreux, d'horrible pour la France, c'est qu'elle attende son salut d'un autre que d'elle-même. Je ne puis pas avaler cela. Je ne puis pas sympathiser avec cela. Mon plus profond mépris pour ceux qui croient se sauver autrement que par eux-mêmes. Les chrétiens qui attendent leur salut du Christ. Les Français qui l'attendent des Américains. Toutes ces femmes qui l'attendent d'un homme. J'ai horreur de ça. Je serais la dernière à vous demander d'arranger mon chagrin avec Drieu. Je ne vous demande rien. C'est à moi d'en sortir. Cette conviction qu'un autre ne peut rien pour moi.

A vous Rilet, nous nous verrons, j'espère ?

Alice.

Relu la « *Sonate à Kreutzer* » (1). Ce doit être la tragédie avec sa femme, il a voulu la tuer, bien sûr ! Comme je comprends ça ! Mais je n'aime pas qu'il dise que les vierges ne veulent pas de l'homme, qu'elles ne veulent que l'enfant. C'est faux, au moins pour moi : je veux l'homme.

P.S. Vous ne me parlez pas de votre prochaine pièce « *Fils de personne* ». Quand est-ce qu'elle sera représentée ? Comme vous êtes silencieux, Rilet ! Pourquoi ? Je vous aime et je suis contente que vous ne me défendiez pas, vous, de vous écrire.

Note (1) : **La Sonate à Kreutzer** est une longue nouvelle (ou un court roman) en langue russe de Léon Tolstoï qu'il écrivit dans sa maison de Moscou et qu'il publia en 1889. Elle paraît pour la première fois en France aux éditions Lemerre en 1890, dans une traduction d'Isaac Pavlovsky et J.-H. Rosny aîné et une autre d'Ely Halpérine-Kaminsky aux éditions Marpon & Flammarion. Le titre fait référence à la *Sonate pour violon et piano n° 9 en la majeur*, dite « Sonate à Kreutzer », de Beethoven, que joue l'un des protagonistes de l'ouvrage

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

samedi soir, 5 décembre 1943

Rilet,

Je voulais vous dire mes impressions. Je suis furieuse contre vos interprètes, ce genre Comédie-Française est décidément exaspérant. J'ai détesté Yonnel et aussi Escande. Les femmes étaient mieux. Mais enfin ils sont tout de même arrivés à vous gâcher votre œuvre avec ce pathos et ces voix roulantes. Je vous assure que j'ai respiré à la dernière scène, qui est muette. Quel soulagement, enfin.

